

Sex is politics

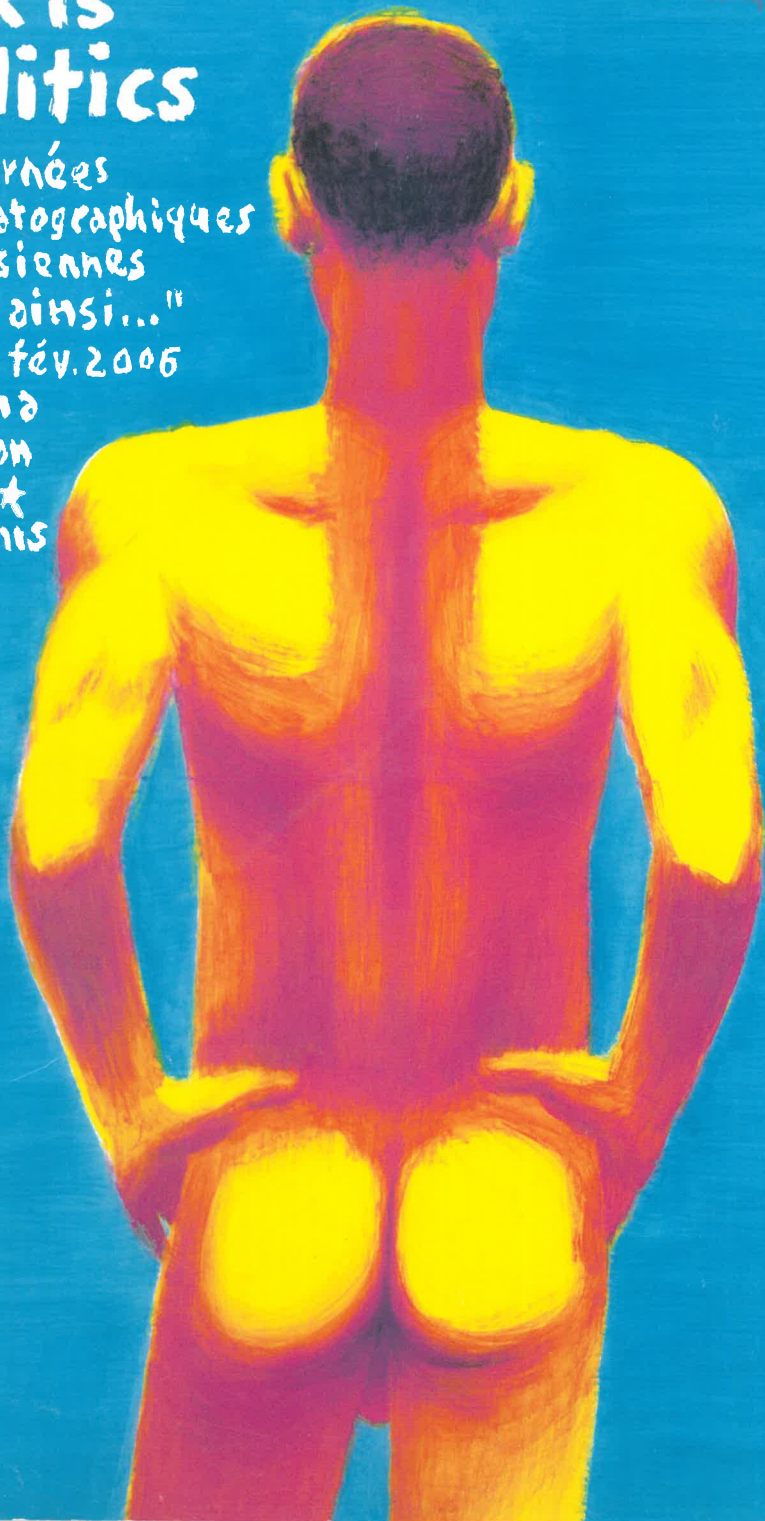
in quatre

6^e Journées
cinématographiques
dionysiennes

"Est-ce ainsi..."

22.28 fév. 2006

Cinéma
L'écran
Saint *
Denis





Télérama

1^{er} hebdomadaire culturel français

**Télérama, partenaire
de votre événement,
partenaire
de votre émotion**

Chaque semaine, retrouvez dans Télérama
la culture sous toutes ses formes : **télé, ciné, musiques,
livres, radio, danse, théâtre, expos...**

Enthousiaste ou râleur, passionné mais exigeant,
Télérama justifie ses choix et ses opinions pour
vous aider à vous faire votre propre avis.

**Nous ouvrons le débat, mais c'est à vous
qu'appartient le dernier mot.**

Sex is Politics

"Le désir, oui, toujours", c'est avec ce cri d'André Breton que nous pouvons ouvrir ces sixièmes journées cinématographiques dionysiennes.

L'érotisme, le désir, les fantasmes agissent sur nous comme autant de magnétismes, Woody Allen en témoigne, affolé par les femmes, obnubilé par l'orgasme. Le sexe est la vie, chantonne-t-il.

Au cinéma comme dans la vie, le sexe est au cœur des activités humaines : montré, esquissé ou métaphorique, il est nulle part et partout.

Sex is Politics interrogera les relations entre le sexe et la politique au cinéma.

Des années 68 où les mouvements d'émancipation, notamment sexuelle, étaient nombreux, à aujourd'hui où notre présent semble affranchi des vieux tabous et des interdits, comment la société et le cinéma ont-ils évolué ?

"Faites l'amour, pas la guerre" portait le temps des revendications fondamentales, comme le droit à l'avortement, celui de pouvoir disposer de son corps. Le MLF et d'autres mouvements luttèrent contre la domination masculine, la jouissance féminine était enfin reconnue et acceptée grâce notamment à l'apparition de la pilule... Comment le cinéma a rendu compte de cette période et comment nous parle-t-il de ces questions essentielles ? Cinéma, radio, clip, bande dessinée, télé, internet montrent aujourd'hui le corps, le sexe et la jouissance.

Comment ces images régissent-elles notre imaginaire ?

En quoi nos fantasmes en sont-ils façonnés et normés ? De *L'Âge d'or* de Luis Buñuel, à *Choses secrètes* de Jean-Claude Brisseau, en passant par les films de Koji Wakamatsu, invité d'honneur de notre festival, comment le cinéma s'est-il épris du corps ? Que nous dit-il sur nos mentalités ?

Le cinéma l'Écran et toute son équipe vous invitent à venir découvrir des dizaines de films, fictions, documentaires, expérimentaux, courts et longs métrage. Et parce que les formes d'expressions artistiques dialoguent et s'enrichissent mutuellement, cette édition 2006 vous propose également d'aller à la rencontre de la musique, de la photographie, du théâtre et de la gastronomie.

Leur mise en regard offrira une lecture plus riche de *Sex is Politics*.

"Si nous voulons transformer le monde, commençons par nos amours... La révolution doit passer par la libération sexuelle : jouissons mes frères et hâtons nous... brisons ensemble les tabous." (Wilhelm Reich)

Boris Spire, directeur de l'Écran.

LA SEINE-SAINT-DENIS AIME LE CINÉMA ET S'ENGAGE À LE SOUTENIR

Depuis plus de dix ans, le Conseil général de la Seine-Saint-Denis s'est engagé dans une politique dynamique en faveur du cinéma de création.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'attache à promouvoir :
une dynamique de réseau des salles publiques de cinéma et leur modernisation
un soutien à la création cinématographique émergente
une priorité donnée à la mise en œuvre d'actions d'éducation à l'image
une diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals et de rencontres cinématographiques
une valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis

Le festival *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* s'inscrit dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.



La Musardine



LA RUÉE VERS L'ORGASME ¹

Christophe Bier

La programmation 2006 du festival de Saint-Denis vient à point nommé tirer la sonnette d'alarme dans une France amorphe, gangrenée par les censures économiques, étatiques et idéologiques, et dans laquelle le sexe fait toujours figure d'épouvantail.

Sous les prétextes fallacieux du maintien de l'ordre moral, de la protection des enfants, de la lutte contre la violence faite aux femmes, le sexe au cinéma n'a jamais cessé d'être contrôlé et, au besoin, lapidé. Il représente un danger politique, une subversion qu'il convient d'étouffer. On songe bien sûr au formidable mouvement de liberté sexuelle qui secoua le conservatisme des années soixante et soixante-dix. Des cinéastes comme Jean-Luc Godard (*Numéro deux*, 1975), Pier Paolo Pasolini (*Enquête sur la sexualité*, 1963-65, *Salò ou les cent vingt journées de Sodome*, 1975) et Jean Eustache (*La Maman et la putain*, 1973) s'en firent l'écho. Ce fut une époque de lutte acharnée, marquée par le militantisme féministe (*Y'a qu'à pas baisser*, 1971-73 et *S.C.U.M. Manifesto*, 1976) et l'émergence d'un cinéma expérimental qui condamnait le regard moralisateur ou psychanalytique porté sur l'homosexualité pour une cinématographie axée sur la libre jouissance du corps (tous les films de Lionel Soukaz dont le récent *Notre trou du cul est révolutionnaire* (2005) témoigne d'un parcours sans concessions). Des brûlots anarchistes secouent la quiétude du cinéma belge : Roland Lethem transgresse par un érotisme blasphématoire (le crucifix sur le pubis dans *Les Souffrances d'un œuf meurtri*, 1967) et surréaliste (*La Fée sanguinaire*, 1968, le plus souvent nue, émascule des hommes politiques ; la prostituée du *Sexe enragé*, 1969, transforme des bourgeois en souris blanches), tandis que Noël Godin, bien avant ses attentats pâtisseries, commet avec Yolande Guerlach un court métrage jubilatoire qui montre comment des ouvriers tuent patron et contremaître, conchient le travail et transforment l'usine un terrain d'orgie (*Grève et pets*, 1974).

A la sexualité formatée et réactionnaire prônée par le cinéma commercial de l'époque (ses comédies sentimentales, ses drames adultérins, ses polars bourgeois reflètent une autre approche politique du sexe et, à ce titre, le plus désespérant des films de Denys de la Patellière mérite aussi sa place dans la programmation) s'oppose un sexe orgiaque, une jouissance sans entraves qui menace l'ordre établi et brouille la frontière des genres.

Au Japon, Koji Wakamatsu élabore une œuvre qui mêle violence, sexe et terrorisme et devient emblématique pour la jeunesse étudiante en révolte (*Va, va, vierge pour la deuxième fois*, 1969). Il ne compte plus les problèmes

de censures locales (*L'Extase des anges*, 1972). *Sex Jack* (1970), fut interdit en France : Wakamatsu y montrait un nombre incroyable de flics "tués à la manière, explique-t-il, dont on tue les moustiques dans les publicités télévisées vantant des bombes insecticides." ²

Depuis ses origines, toute l'histoire du sexe au cinéma témoigne de ce combat mais aussi, hélas des difficultés à le mener contre une censure sourcilieuse et peu soucieuse de la liberté d'expression. La quasi-totalité des films programmés sont des victimes de cette répression inadmissible : *L'Âge d'or* de Buñuel (1930), *Un chant d'amour* de Genet (1950), *L'Empire des sens* d'Oshima (1976)...*Une vraie jeune fille*, le premier film réalisé par Catherine Breillat en 1975, se voit interdit aux moins de 18 ans. Insensible au climat à la fois naturaliste et fantasmagorique, la Commission de censure considère qu' "au delà de la vision d'une vie quotidienne et familiale sordide, il [le film] accumule scènes d'un érotisme précis et malsain et images peu ragoûtantes: vomissement, urines, etc... Devant tant de complaisance, de gros plans indécents, la Commission a hésité entre une interdiction aux mineurs assortie de l'inscription sur la liste X et une interdiction simple. Finalement, à la majorité de ses membres, elle propose une simple interdiction aux mineurs." (Commission 5/4/1977). Le film ne sortira que vingt-cinq ans plus tard, en raison de la faillite de son producteur.

Ixe (1979), de Lionel Soukaz, présenté l'an passé à Saint-Denis, est un home-movie grinçant attaquant le monde moderne, la guerre et la religion, recourant au collage iconoclaste, utilisant les images de Jean-Paul II, de Jacques Chirac, de Valéry Giscard d'Estaing et des inserts hard. "Ce film, écrit la Commission de censure, qui est une série ininterrompue de flashes, de spots, sur fond musical souvent violent, et qui s'achève par un long ricanement fort pénible, est apparu à la Commission comme une provocation, et une agression systématiques. Aussi a-t-elle décidé qu'il convenait de choisir entre une interdiction totale, un classement sur la liste prévue par les articles 11 et 12 de la loi du 30 décembre 1975, et une interdiction aux mineurs. Elle a finalement opté sans grande hésitation pour l'interdiction totale qui lui est apparue justifiée par la désespérance sans limite qui se dégage du film, son parti pris de dérision, la multiplication des scènes de sodomie, de fellation, de zoophilie, frappantes malgré leur brièveté, et l'insistance des scènes de piqûres de drogue. La multiplication des flashes très rapides, souvent difficilement compréhensibles, peut en outre être à l'origine d'effets tout à fait imprévisibles au niveau inconscient." Le ministre de la culture, Jack Lang, ne suivra pas cet avis et se « contentera » d'une interdiction aux moins de 18 ans.

Grand précurseur du cinéma érotique en France, José Bénazéraf n'a eu de cesse de malmener les formes narratives classiques du cinéma et de repousser les limites de la censure. Ce ne sont ni les propos philosophiques et politiques, ni les critiques directes contre les gouvernants dont il aime truffier son œuvre (comme dans *Le Désirable et le sublime*, 1969) qui rendent celle-ci furieusement politique mais son érotisme libérateur, le lyrisme du désir, la sensualité des corps, l'amour. Passant de l'érotisme à la pornographie, il poursuit sa quête de désir, encore plus brimé par la loi X instituée en décembre 1975 pour endiguer la vague croissante des films pornos. Infernale machine de guerre reléguant la pornographie dans un réseau de salles spécialisées (et donc perçues comme honteuses), pressurant fiscalement les producteurs et tuant toutes les velléités d'un cinéma français dit d'auteurs séduit par l'image pornographique (seul Paul Vecchiali tentera l'aventure avec son parodique polar porno, *Change pas de main*, 1975), la loi X est un pernicious dispositif idéologique qui tend à normaliser le sexe. Même au sein de ce ghetto inconfortable, les audaces de Bénazéraf sont muselées : "*Le film en cause* [Les Vices cachés de Miss Aubépine, 1977, ndla], après avoir passé en revue tous les ressorts et toutes les situations classiques des films pornographiques, en excède cependant les limites en accédant à un niveau d'intensité et, par moments d'hystérie tel qu'une situation véritablement pathologique - notamment à la fin du film - se trouve atteinte. La manipulation de la personne humaine, les violences exercées sur les femmes, l'abaissement volontaire de celles-ci qui s'exprime tout du long du récit, concourent, de surcroît, à faire considérer que cette bande est de nature à porter atteinte à l'intégrité de la personne humaine par le sadisme et le mépris ostensible avec lequel elle se trouve continuellement traitée." Dixit la Commission, le 17/5/1977. L'atteinte à la liberté d'expression de ces cinéastes est intolérable. Mais leur statut d'auteurs ne doit pas rendre plus injuste la censure dont ils sont les victimes. Les difficultés rencontrées par *L'Empire des sens*, *Saló ou les cent vingt journées de Sodome*, plus récemment encore *Baise-moi* ont soulevé l'indignation, à juste titre, mais près de mille films pornos ont été impitoyablement classés X de 1976 à 1996, de *Draguse ou le manoir infernal* à *Elle ruisselle sous la caresse*, sans soulever la moindre indignation, aboutissant à la mort définitive du genre au cinéma, dans une indifférence quasi générale. Il y eut même un film (*L'Essayeuse*, 1975), pourtant déjà pénalisé par le classement X, qui fut condamné à la destruction pour "*outrage aux bonnes mœurs*." Certains déniaient toute qualité à la pornographie. Sa radicalité dérange. Débarassé du sacro-saint scénario sans lequel un porno n'aurait aucune chance d'être un bon film (aux yeux de critiques étriqués), un cinéaste comme Alain Payet, alias

John Love, se concentre, dans le meilleur des cas (*Nadia la jouisseuse*, 1978, *La Comtesse est une pute*, 1990), sur l'obsécinité des scènes et les exploits d'une comédienne déchaînée, reste à l'affût d'un instant fulgurant, impose l'idée d'un cinéma de la séquence, abandonne les scènes transitoires. Le cinéma porno est selon lui "*une approche brutale et sans fard du sexe par l'image qui montre tout ce qu'il est possible de montrer*." Son cinéma acquiert ainsi une valeur résolument expérimentale, politique et subversive. L'abolition de la loi X, toujours maintenue comme une épée de Damoclès par le législateur, le retour d'un cinéma pornographique sur les écrans sont aussi des nécessités politiques impératives, dont le cinéma dit traditionnel bénéficierait d'ailleurs. Aussi convient-il d'appeler au soulèvement général des esprits contre la diabolisation actuelle et permanente de la pornographie, à droite comme à gauche. Loin d'être gagnée, la libéralisation du sexe à l'écran est de plus en plus compromise. Restons vigilants...

Notes :

¹ Premier titre d'*Entrez vite, vite... je mouille!* (1978), un des rares exemples de porno français libertaire, réalisé par Jean-Pierre Bouyxou, dont sera projeté cette année le superbe *Satan bouche un coin* (1967), avec Pierre Molinier.

² in catalogue *L'Etrange Festival*, 6^e édition, Paris, 1998, p. 25.

Mardi 21 février

20h00/écran 1
BAISERS VOLÉS

Anonymes

France/1920/3'30"

Une série de scènes censurées par un projectionniste forain.

LA CITÉ DES FEMMES

La citta delle donne

de **Federico Fellini**

Italie-France/1980/couleur/2h20/vostf

Avec Marcello Mastroianni, Ettore Manni, Anna Prucnal

Lors de l'arrêt d'un train en pleine campagne, un vieux séducteur, Snaporaz, rencontre une belle voyageuse et la suit. Elle l'emmène dans un monde de femmes.

Le cirque n'est pas seulement un contenu, une nostalgie, une atmosphère, chez Fellini, c'est la forme narrative, ou plutôt anti-narrative, consécutive, séquentielle, de ses films. Chaque aventure du personnage, idéalement incarné par Mastroianni, est en réalité un spectacle de cirque, avec ses clowns, ses acrobates, ses dompteurs et ses fauves. (...) Dans Huit et demi, les choses étaient

plus simples : le metteur en scène s'imaginait en dompteur, ses femmes étaient les fauves. Depuis, le cirque a grandi, et puis, d'une part, Le Satyricon est passé par là : le cirque d'aujourd'hui - et de l'enfance du narrateur - touche aux jeux du cirque antique, plus cruels d'autre part, la vie est devenue plus compliquée. Les fauves se sont faites féministes, c'est-à-dire dompteuses.

Pascal Bonitzer, *Cahiers du cinéma* n°314, juillet-aout 1980

Mercredi 22 février

14h00/écran 1
TEX AVERY FOLLIES

États-Unis/1943-1964/couleur/1h20/vostf

CAT'S ME-OUCH

de Chuck Jones/1964

BEBE TAXI

One Cab's Family
de Tex Avery/1952

COQS DE VILLAGE

The Hick Chick
de Tex Avery/1946

**GEORGE
ET JR VAGABONDS**

Hound Hunters
de Tex Avery/1946

LE LION FLAGADA

Slap Happy Lion
de Tex Avery/1947

LA CONGA DES CANETONS

Lucky Ducky
de Tex Avery/1948

TOM SE DÉGUISE

de Tex Avery/1949

MÉFIE TOI FILLETTE

Little Rural Riding Hood
de Tex Avery/1949

TOM ET LE MAGICIEN

Magical Maestro
de Tex Avery/1952

CABALLERO DROOPY

de Dick Lundy/1952

MISE EN BOITE

Cellbound
de Tex Avery/1955

**LE PETIT CHAPERON
ROUGE**

Red Hot Riding Hood
de Tex Avery/1943

Le plus grand cartoonist érotique reste Tex Avery. (...) Le chef-d'œuvre du genre demeure *Red Hot Riding Hood* (*Le Petit chaperon rouge*, 1943) où le grand méchant loup, comme dans d'autres Tex Avery, est en état d'hyper-esthésie constante, déroule sa longue langue, les yeux sortant des orbites. Il poursuit de ses assiduités le dit chaperon et Cendrillon, ici très sexy et provocantes,

et travaillant dans... Une boîte de nuit (...) Avery révèle en fait le désir systématique, pavlovien de l'homme américain, qui met son point d'honneur de mâle à courir après tous les jupons qui passent. Cet obscur objet du désir, ou la sexualité abstraite.

Luc Moullet, *Bref* n°69, novembre-décembre 2005

Mercredi 22 février

14h15/écran 2

CERTAINS L'AIMENT CHAUD

Some Like It Hot

de **Billy Wilder**

Etats-Unis/1959/noir et blanc/2h00/vostf

Avec Marilyn Monroe, Tony Curtis, Jack Lemmon, George Raft, Pat O'Brien

D'après une histoire de Robert Thoeren et M. Logan

A Chicago, en pleine prohibition, deux musiciens de jazz au chômage, Joe et Jerry, assiste par hasard à un massacre entre gangster. Le responsable de la tuerie, "Spats" Colombo, veut à tout prix se débarrasser de ces témoins. Pour échapper à un sort fatal, ceux-ci n'ont pas le choix : accepter la première proposition de leur imprésario en se faisant engager dans un orchestre féminin qui part pour la Floride !

La force de Jack Lemmon c'est d'avoir l'air continûment d'un homme jouant le rôle d'une femme et l'astuce de Wilder c'est d'avoir montré ce personnage là en arriver presque à se prendre pour une femme. Le paradoxe

du comédien trouve ici une de ses plus fascinantes démonstrations. Comme Bergman dans Le Visage, Wilder prend soin de nous montrer les ficelles et c'est à ce moment, et à ce moment-là seul, que naît la vérité et l'authenticité. Wilder pose la question en souriant mais il la pose tout de même : être un homme ou une femme, n'est-ce pas d'abord se persuader tous les matins "je suis un homme" ou "je suis une femme"? On brûlait jadis, en place publique, pour beaucoup moins que ça.

Jacques Doniol-Valcrose, *Cahiers du cinéma* n°101, novembre 1959

15h45 écran 1

LA LOI DU DÉSIR

Ley del deseo

de **Pedro Almodovar**

Espagne/1986/couleur/1h44/vostf/interdit aux moins de 12 ans

Avec Eusebio Poncela, Carmen Maura, Antonio Banderas, Miguel Molina

Pablo Quintero est un cinéaste à la mode. Il mène une vie dissolue et rencontre Antonio, un adolescent qui l'admire et qui veut évincer Juan, son amant en titre.

Dans sa présentation de *La Loi du désir*, Pedro Almodovar écrit : «*Le désir est le besoin qu'éprouve quelqu'un ou quelqu'une de vous entrer à tout prix dans la peau, de faire son plat préféré de tous les délices que peut offrir votre corps, que simplement vous tenir dans ses bras fasse oublier les problèmes métaphysiques, sociaux, politiques, économiques... mais le désir est encore autre chose :*

c'est une affaire de possession. Quelqu'un veut posséder votre âme.»

Les personnages d'Almodovar revendiquent leur droit à "tout, tout de suite et comme je veux". Ils savent que tout se paie, sont ravis de payer le prix. Ils semblent heureux de mourir. Seuls peut-être, les Espagnols savent ainsi mourir d'amour.

Henri Behar, *Le Monde*, 18 mars /1988

16h30/écran 2

LES CISEAUX

de **Mounir Fatmi**

France/2003/couleur/vidéo/12'

Un homme et une femme font l'amour, partagent le plaisir comme des ciseaux qui se croisent. Le couple, comme une paire de ciseaux coupante, dangereuse et sublime à la fois. Les ciseaux est une vidéo réalisée à partir des images censurées au Maroc du film *Une minute de soleil en moins*

du réalisateur Nabil Ayouch avec Lubna Azabal et Noureddin Orahon

Mounir Fatmi

Mercredi 22 février

HALFAOUINE, L'ENFANT DES TERRASSES

de Férid Boughedir

Tunisie/1990/couleur/1h38

Avec Sélim Boughedir, Mustapha Adouani, Rabia Ben Abdallah, Mohamed Driss, Héléne Catzaras

Chronique d'Halfaouine, nom d'un quartier populaire de Tunis, la première œuvre de fiction de Ferid Boughedir conte l'éveil à la sensualité de Noura, un garçon de 12 ans.

Sa petite taille lui servant une fois de plus de sauf-conduit, Noura est admis dans le cercle des femmes qui préparent la cérémonie de la circoncision. Devant lui, elles se découvrent et, à grands éclats de rires, se laissent aller à des conversations triviales roulant sur des concombres, des carottes et des aubergines... De ces aveux d'une grande crudité, il ressort une impression de santé beaucoup plus forte que dans les cas des hommes qui, eux, expriment leurs désirs de façon honteuse. Décidément, Férid Boughedir préfère les femmes,

son film est la douce plainte de l'enfant qui en a été séparé. Mais Halfaouine fait comprendre en même temps que ce sont les tensions amoureuses dissimulées, les intrigues invisibles à l'ombre d'une décence de surface qui provoquent cette atmosphère lourde de sensualité que tout un chacun peut sentir dans le monde arabe. Boughedir nous donne la clé du mystère, il nous ouvre la porte de cet univers où la tentation est irrésistible parce que l'interdit moral est beaucoup moins intériorisé que dans la société chrétienne.(...) Quel sera le destin de Halfaouine qui ose parler du désir clair-obscur et des méandres clandestins de la sexualité arabe ?

Sélim Nassib, *Libération*, 27 septembre 1990

18h00/écran 1

MOOLAADÉ

de Ousmane Sembène

Sénégal/2004/couleur/1h57

Avec Fatoumata Coulibaly, Maimouna Hélène Diarra, Salimata Traoré, Aminata Dao

Pour échapper à l'excision, quatre fillettes se réfugient chez Collé, qui invoque le "moolaadé", le droit d'asile de la coutume peule.

L'une des scènes finales marque, on ne peut plus clairement, la volonté de cinéaste d'inscrire le film dans une longue tradition africaine de glorification de l'exploit. Derrière le cœur des 'mâles dominants', minable cour de roitelets de village, se tient le griot, chanteur habituel des exploits de guerrier du temps jadis et de ceux qui sont censés leur succéder. Les femmes ayant chassé les exciseuses et jeté dans le feu des radios leurs couteaux,

Adjatou, dansant et prenant la main de Collé, chante les exploits de 'la guerrière grâce à qui plus une fillette ne sera laissée entre les mains des bourreaux. C'est l'admirable de ce film : il s'appuie sur une des plus belles traditions de l'Afrique et de l'humanité, le conte transmis oralement depuis Homère pour dire qu'il ne faut pas, surtout pas, suivre aveuglement ces traditions. Savoir choisir : à la fin, l'antenne de la télévision fait face à l'œuf d'autruche qui depuis toujours couronne la mosquée. Car Moolaadé parle en images.

Emile Breton *L'Humanité*, 9 mars 2005

18h30/écran 2

ANATOMIE D'UN RAPPORT

de Luc Moullet et Antonietta Pizzorno

France/1975/noir et blanc/1h22

Avec Luc Moullet, Christine Hébert

Un couple de producteurs-réalisateurs décide de porter à l'écran (directement, simplement, avec de pauvres moyens) les problèmes de leurs vies sentimentales (vus sous l'angle explicite de la sexualité) et leurs problèmes matériels (faire des films, comment, pourquoi ?).

(...) Le plus bête des spectateurs a toujours le recours de s'ennuyer, de ne pas se (re)trouver (tel qu'en lui-même...) bref de s'abstraire. Il ne peut vivre qu'une expérience bouleversante : ce n'est pas l'autre à qui il s'identifie (l'autre c'est l'autre un point c'est tout), c'est bel

et bien l'autre qui l'identifie le coince. Impossible de sortir du miroir que tend le film, miroir forcément déformant puisqu'on ne peut que se coller, se surimpressionner, à l'autre, mais miroir tendu, tendu - enfin - comme la bite qui ne bande pas, et ce n'est pas trop tôt. Après tant d'érections qui faisaient de nous (hommes et fem-

mes, confondus) des zombies à la démarche déplacée, sitôt sortis de la salle de cinéma, un film comme celui-là nous aide à re-placer, à nous re-situer, dans une providentielle débandade.

Louis Skorecki, *Cahiers du cinéma* n°270, septembre-octobre 1976

20h15/écran 1

LA MAMAN ET LA PUTAIN

de Jean Eustache

France/1973/noir et blanc/3h40

Avec Bernadette Lafont, Jean-Pierre Léaud, Françoise Lebrun, Isabelle Weingarten

La Maman et la putain raconte la plus vieille histoire du monde, celle d'un homme amoureux de deux femmes, mais dans un contexte social et affectif précis, celui de l'après-68.

(...) Si le film capte l'air du temps, ce n'est pas seulement parce qu'il fait allusion, au détour d'une conversation, à Jacques Duclos, au PCF ou à Jean-Paul Sartre, au MLF ou aux fictions de gauche italiennes. C'est, plus largement, parce que le film dresse un impitoyable état des mœurs affectives et sexuelles de l'époque. En 1972, les restes de l'idéologie issue du mouvement de Mai 68 règne encore. On a tenté de réinventer le couple et les rapports amoureux, la "libération sexuelle" est devenue une tarte à la crème médiatique. Deux figures parmi

d'autres tiennent lieu de modèles dans les esprits : le couple moderne, la femme "libérée" - selon l'expression plutôt abjecte que l'on employait alors. La doxa de l'après-68, c'est : "Jouissez !". L'erreur fut de croire que des mots d'ordre pouvaient régler le désordre des sentiments. Le film de Jean Eustache témoigne avec une rare lucidité de cette idéologie de la liberté sexuelle, feint d'épouser la doxa amoureuse pour mieux en dévoiler le caractère injonctif, répressif, pour en révéler les zones cachées, celles que l'aveuglement produit par les mots d'ordre interdisait de voir : le tourment, la souffrance.

Alain Philippon, *Jean Eustache, Éditions Cahier du cinéma*, 1986

DES "HÉTÉROFLICS" AUX HOMOPHOBES, UNE SEULE DEVISE : RESTONS "NATURELS"!

Nicole Fernández Ferrer

Au début des années 70, en évoquant à la radio "*ce douloureux problème : l'homosexualité*" Mérie Grégoire allait donner raison aux actions du F.H.A.R. (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire).

Le 1er mai 1970, dans la manifestation syndicale traditionnelle, les mili "tantes" défilent joyeusement et fièrement et clament : "*Les pédés dans la rue!*", "*Nous sommes tous un fléau social!*", "*Nous ne sommes pas des poupées!*", "*À bas les phalocrates!*". C'est le premier cortège d'homosexuels défilant en France ouvertement. À l'Université de Vincennes dans le cadre du séminaire de philosophie de George Lapassade, une jeune militante, Anne-Marie, s'attaque aux "hétéroflics" puis aux "homoflics" réformistes et à la société. Guy Hocquenghem ironise sur le mythe de l'ouvrier détourné de l'hé-

térosexualité par les militants du F.H.A.R., prenant plaisir à souligner sa connaissance plus intime des ouvriers. Cette manifestation sera filmée par deux vidéastes engagés, Carole et Paul Roussopoulos de Video Out.

Video Out tout comme VIDEA, collectif de féministes à la caméra, immortalisent les mouvements les plus avant-gardistes de la libération sexuelle. Négligeant volontairement le commentaire journalistique ou la voix-off pédagogique, ils offrent microphone et objectif aux militants.

Réalisé en 1973, alors que l'avortement n'est ni autorisé ni légal en France, le film *Y'a qu'a pas baiser* donne le ton avec les images d'une manifestation de militantes et militants pour la liberté de l'avortement puis d'un avortement par aspiration (méthode Karman) réalisé à domicile par des militantes.

En 1975, VIDEA formé notamment d'Anne-Marie Faure, Syn Guérin, Dominique Poggi, Catherine Lahourcade produit *Kate Millett parle de la prostitution avec des féministes* : enregistrement d'un débat sur la prostitution entre la féministe américaine Kate Millett, auteure de *La Politique du mâle*, la théoricienne et écrivaine

française Monique Wittig (*L'Opoanax, Les Guérillères, Le Corps lesbien*) et la sociologue Christine Delphy.

En 1976, les Insoumuses, la comédienne Delphine Seyrig et Carole Roussopoulos donnent lecture en vidéo du texte de l'américaine Valérie Solanas *S.C.U.M. Manifesto* (1967). Les premières phrases proclament "Le mâle est un accident génétique, une femme incomplète, un avortement ambulante. Être mâle, c'est être déficient...". Le *S.C.U.M.* (Society for Cutting Up Men) *Manifesto*, véritable utopie, opère un renversement de pouvoir pour mieux dénoncer une situation banalisée, celle de la guerre permanente menée par les hommes dans le monde entier.

20h30/écran 2

Suivie d'une rencontre avec

Carole Roussopoulos (VIDEO OUT), Anne-Marie Faure (VIDEA),

Dominique Poggi (sociologue) et Clémentine Autain (écrivain, journaliste)

S.C.U.M. MANIFESTO

de Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig

France/1976/noir et blanc/vidéo/28'

Lecture mise en scène du livre de Valerie Solanas, "S.C.U.M. Manifesto" (1967) : réquisitoire contre la société dominée par l'image "mâle" de l'action "virile".

S.C.U.M. = Society for Cutting Up Men.

KATE MILLET PARLE DE LA PROSTITUTION AVEC DES FÉMINISTES

du Collectif VIDEA

France/1975/noir&blanc/vidéo/20'

Au moment de la grève des prostituées en 1975 et après la parution de son livre, Kate Millet débat des questions de la prostitution avec des féministes françaises (Monique Wittig, Christine Delphy...).

En 1977, pour protester contre les campagnes homophobes d'Anyta Bryant aux Etats-Unis et pour secouer la majorité bien pensante française, une manifestation contre la répression de l'homosexualité est organisée. Elle sera filmée et signée par un groupe au nom mystérieux de Lézard du péril mauve et la guerrière pamplemousse. Cette vidéo au ton ironique fut aidée par des "Français moyens", parfaitement éloquents dans leur rôle d'hétérosexuels triomphants et "naturels".

MANIFESTATION CONTRE LA RÉPRESSION DE L'HOMOSEXUALITÉ

du Lézard du péril mauve et de la guerrière pamplemousse

France/1977/noir et blanc/vidéo/23'

En juin 1977, une manifestation de lesbiennes et d'homosexuels en lutte contre les positions homophobes d'Anita Bryant.

Y'A QU'À PAS BAISER!

de Carole Roussopoulos (Video Out)

France/1971-1973/noir et blanc/vidéo/25'

Document sur l'avortement, réalisé alors que cette pratique était encore illégale en France. Première manifestation de femmes en faveur de l'avortement, le 20 novembre 1971.

Jeudi 23 février

18h00/écran 1

UN CHANT D'AMOUR

de Jean Genet

France/1950/noir et blanc/25/muet

Avec Lucien Sénémaud, André Reybaz

Enfermés dans leurs cellules, deux prisonniers communément à l'aide d'un trou creusé dans le mur, sous l'œil du gardien qui les observe par le judas.

Après de ce court film muet, réalisé en 1950 par l'écrivain Jean Genet et interdit pendant les vingt cinq

années qui suivirent, la plupart des films qui s'intitulent "d'amour" risquent de passer pour ce qu'ils sont : du toc.

Serge Daney, *Cahiers du cinéma* n°264, février 1976

LE DROIT DU PLUS FORT

Faustrecht Der Freiheit

de Rainer Werner Fassbinder

Allemagne/1974/couleurs/2h03/vostf

Avec Rainer Werner Fassbinder, Peter Chatel, Karlheinz Böhm, Rudolf Lenz, Irm Hermann

Franz Biberkopf, dit "fox", un forain, perd son travail à la suite de l'arrestation de son patron pour non-paiement de ses impôts. Sans argent, Franz drague dans les gares et dans les WC publics. Il rencontre Max, un anti-quinnaire, qui l'introduit dans la société homosexuelle bourgeoise. Ayant gagné 500.000 DM au loto, Franz devient vite la proie facile de ses nouveaux amis.

Il y a au moins deux intentions (louables) dans Le Droit du plus fort : la première est de chercher à représenter dans la vie quotidienne, en Allemagne

aujourd'hui, les différenciations de classe, à y inscrire la lutte des classes ; la deuxième est de sortir le monde homosexuel du ghetto mystificateur où il se trouve refoulé. Dans les deux cas, mettre en défaut la société allemande, révéler ce qu'elle cache, ce qu'elle se cache, pour la changer. Les deux intentions de départ se mettent à jouer l'une sur l'autre comme à la parade.

Serge Le Péron, *Cahiers du cinéma* n° 262-263, janvier 1976

LES FLIBUSTIERS DU CINÉMA BELGE

Jean-Pierre Bouyxou

Comme les mousquetaires dont ils ont le panache, comme les Pieds-Nickelés dont ils partagent le culot et comme les Stooges dont ils exacerbent l'humour dévastateur, ils sont trois. Au royaume d'Annie Cordy et des moules-frites, Roland Lethem, Noël Godin et Jan Bucquoy mènent en première ligne l'assaut contre la connerie, la salauderie et la pruderie. Le cinéma de ces irréductibles émeutiers est un bras d'honneur au bon goût, à l'académisme, à la bienséance.

Né en 1942, Lethem a ouvert la voie, dès le mitan des années 60, avec une série de courts métrages aussi rentre-dedans qu'allégrement frappadingues : on châtre les politicards droitiers dans *La Fée sanguinaire*, on réduit les bourgeois autosatisfaites à l'état de souris blanches pour les bouffer vivants dans *Le Sexe enragé*. Quant à *Bande de cons !*, son premier long métrage, c'est, depuis Debord et *Hurléments en faveur de Sade*, le plus radical des brûlots

contre la notion même de spectacle.

Acteur occasionnel chez Lethem puis chez Bucquoy, Godin, né en 1945, est un paresseux dont les œuvres cinématographiques complètes se résument à trois courts métrages, réalisés en marge de ses gloupineux entartages. Mais quels courts métrages ! De vraies bombinettes sur pellicule... *Grèves et pets*, le plus fendard, est une ravacholesque apologie de la fainéantise, du libertinage débridé et de la férocité : on y zigouille les employeurs et leurs complices syndicalistes tout en forniquant sur les lieux de travail, transformés en aires de débauche.

Egalement né en 1945, Bucquoy a attendu 1994 pour se saisir d'une caméra comme d'une arme de poing, mais il a mis les bouchées doubles. Ses opus successifs sur la vie sexuelle des Belges sont à déguster sans retenue, à condition d'aimer les condiments cantharidés. On pourrait les situer à la fois dans la lignée de Lethem (*La Société du spectacle et ses commentaires* est un anti-film exemplaire) et dans le sillage de Godin (on élimine physiquement le patronat dans *Fermeture de l'usine Renault à Vilvoorde*), s'ils n'avaient un ton, un style et un propos résolument neufs.

Jeudi 23 février

Votez les films de ces insurgés. Si après ça vous supportez encore ceux d'André Delvaux, de Chantal Akerman ou de Gérard Corbiau, c'est que vous êtes indécrottable. Allez vous coucher.

A lire : "Flibuste", par Jean-Pierre Bouyxou, dans *Une encyclopédie des cinémas de Belgique*, sous la direction de Guy Jungblut, Patrick Leboutte et Dominique Païni, éd. Yellow Now et Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1990

18h00/écran 2

Séance en présence de Noël Godin et Jan Bucquoy

NOËL GODIN ET JULIE GRELLEY

COUPLE ÉROTIQUE N°71

de Gérard Courant

France/1990/couleur/vidéo/4'

GRÈVE ET PETS

de Noël Godin

Belgique/1974/couleur/14'

Avec Edouard Cardona, Willy Fievez, Franz Badot, Henri Xhonneux, Roland Lethem, Madame Balachoff

Noël Godin tricote avec la collaboration de Yolande Guerlach, deux bijoux dévastateurs qui seront signés "les Boudou" : *Prout, prout tralala* en 1974 et *Grève et pets* en 1975. Dans le premier, une dame-pipi prend le mors aux dents et se livre gaillardement à tous les excès qu'interdisent normalement la bienséance et la loi. Dans le second, grandiose "épopée sociale" en 35 mm et à la dispendieuse figuration, la même vieillarde incite des ouvriers en grève à tuer leurs patrons, à anéantir leurs outils de travail et à transformer leur usine en aire d'orgie généralisée. Ce n'est pas uniquement par la verdeur et

la virulence de son propos que *Grève et pets* (que son producteur, significativement, fourrera aux oubliettes) est une œuvre flibustière, c'est également par la sidérante tonitruance je-m'en-foutiste de son écriture. Godin n'est pas un flibustier en peau de lapin mais un pirate vrai de vrai, qui tire à balles réelles sur tout ce qui lui gonfle les neurones. Il est le Ravachol du cinéma belge.

Jean-Pierre Bouyxou, *Une encyclopédie des cinémas de Belgique*, sous la direction de Guy Jungblut, Patrick Leboutte et Dominique Païni, éd. Yellow Now et Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1990

SI J'AVAIS DIX TROUS DE CUL

de Noël Godin

Belgique/1999/couleur /vidéo/7'/inédit

Avec Robert Dehoux, Madame Lulu, Alex Demotre, Georgette Stullens, Plastic Bertrand

Une féerie de Noël Godin.

FRIDAY FISHDAY

La Vie sexuelle des Belges, 5ème partie

de Jan Bucquoy

Belgique/2000/couleur/vidéo/1h00/interdit aux moins de 16 ans/inédit

«C'est l'histoire d'un mec flamand qui ne peut faire l'amour qu'avec une femme qui sent le poisson. Pour faciliter ces rencontres, il ouvre une poissonnerie à Ostende où il va réaliser ses désirs. Mais c'est aussi l'histoire d'un homme qui essaie de réaliser un film malgré des difficultés économiques. Il va modifier son film pendant le tournage, au cours des rencontres avec différents financiers.

Cela devient un film qui ne peut pas exister. Effectivement ce film n'existe pas ! C'est pour cela que le cinéaste l'accompagne par ses commentaires tout comme un pianiste accompagne un film muet. Du coup, c'est un retour aux sources du cinéma, à la foire.

Jan Bucquoy n'est pas là pour plaire.»

Jan Bucquoy

Jeudi 23 février

20h45 / écran 1

JÉ, TU, IL, ELLE

de **Chantal Akerman**

Belgique/1974/noir et blanc/1h30

Avec Chantal Akerman, Niels Arestrup, Claire Wauthion

En 1974, après deux ans passés à New-York Chantal Akerman, âgée de 24 ans, revenait dans sa Belgique natale et réalisait en noir et blanc, avec un budget dérisoire, Je, tu, il, elle, un essai de "nouveau cinéma", sorte de journal intime transposé sur la solitude, l'impossibilité du "nous" dans une relation entre femmes dont l'une aime et l'autre pas.

Le monde mis à nu par la nudité des corps n'offre rien que son étrangeté, toute honte bue d'après la pornographie. C'est en exhibant son impossibilité que la por-

nographie ici s'absente. Je, tu, il, elle est sans destinataire : de là où je filme, nue, je vous écrit ma nudité, mais elle vous est interdite par son trop plein de présence, par son arrogance muette. Le corps est objet d'un regard si radical qu'il ne saurait être vraiment regardé par vous. Le corps est absence, déception, de là où vous avez appris à croire le voir.

Anne-Marie Faux, *Une encyclopédie du nu au cinéma*, sous la direction de Alain Bergala, Jacques Déniel, Patrick Leboutte, éditions Yellow Now, 1994

21h00/écran 2

LES FLIBUSTIERS DU CINÉMA BELGE

Séance en présence de Jean-Pierre Bouyxou et Roland Lethem

JEAN-PIERRE BOUYXOU

CINÉMATON ÉROTIQUE N°288

de **Gérard Courant**

France/1983/couleur/vidéo/4'

SATAN BOUCHE UN COIN

de **Jean-Pierre Bouyxou et Raphaël G. Marongiu**

France/1968/couleur/12'

Avec Pierre Molinier, Janine Delannoy, Etienne O'Leary, Michèle Giraud, Noël Godin

Tremblez braves gens car encore une fois, Pierre Molinier s'est échappé !

Stéphane du Mesnildot, *Bref* n°69, novembre-décembre 2005

LA FÉE SANGUINAIRE

de **Roland Lethem**

Belgique/1968/noir et blanc/24'

Avec To Katinaki, Pierre Lampe, Jio Berk, Jean-Pierre-Bouyxou, Marie-Louise Duparc

Lethem signe en 1968 un authentique brûlot, *La Fée Sanguinaire*, film politique (ou plus exactement et plus spiteusement, antipolitique) qui prend, par son jusqu'aboutisme libertaire, le contre-pied du pontifiant et soporifique cinéma militant tel qu'on le pratique à tire-larigot. Dès la première projection publique, big tintouin car la fée du titre mors les jarrets de l'honnêteté : elle crève les yeux d'un petit garçon précocement fasciste,

étrangloulle une religieuse, tabasse un pandore à mort, se montre surabondamment à poil et passe le reste du temps à couper tout net, au scalpel, la zigounette des crapules politicardes.

Jean-Pierre Bouyxou, *Une encyclopédie des cinéma de Belgique*, sous la direction de Guy Jungblut, Patrick Leboutte et Dominique Paini, éd. Yellow Now et Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1990

Jeudi 23 février

LE SEXE ENRAGÉ

de Roland Lethem

Belgique /1969/couleur/21'

Avec To Katinaki, Monica Swuine, Didi, Noël Godin, Roger Clermont

Lethem revient partiellement à l'expérimental avec *Le Sexe enragé*, dont les séquences en couleurs sont influencées par O'Leary et par le cinéma underground américain mais dont la partie essentielle, en noir et blanc, reste dans la ligne violemment contestataire de *La Fée sanguinaire* : une prostituée transforme ses riches

clients bourgeois en souris blanches qu'elle déguste à belles dents.

Jean-Pierre Bouyxou, *Une encyclopédie des cinéma de Belgique*, sous la direction de Guy Jungblut, Patrick Leboutte et Dominique Païni, éd. Yellow Now et Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1990.

BANDE DE CONS !

de Roland Lethem

Belgique/1970/noir et blanc/1h20

Avec Jean-Pierre Delamour, To Katinaki, Paul Lambert, Jean-Pierre Bouyxou

Influencé à ses débuts par Buñuel, Cocteau, les surréalistes et le cinéma japonais (Suzuki, Honda, Wakamatsu, Yoko Ono), marqué par le festival du film expérimental de Knokke en 1967 et par les évènements politiques du mois de mai 1968, Roland Lethem veut obliger les gens à regarder les choses dont ils se disent libérés, c'est-à-dire les placer devant leurs responsabilités.

Avec *Bande de cons !* il injurie durant 80 minutes, ver-

balement et sexuellement, le public pris en faute de non-participation. "C'est un monument de provocation exaspérante où l'injure assénée en pleine gueule à intervalles réguliers a un terrible pouvoir de dégel", à écrit F.Seloron.

Boris Lehman, *Une encyclopédie des cinéma de Belgique*, sous la direction de Guy Jungblut, Patrick Leboutte et Dominique Païni, éd. Yellow Now et Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1990

Vendredi 24 février

13h45/écran 1

Séance présentée par Michael Bingham (professeur de civilisation américaine)

LARRY FLINT

People vs. Larry Flint

de Milos Forman

Etats-Unis/1996/couleur/2h09/vostf/interdit aux moins de 12 ans

Avec Woody Harrelson, Courtney Love, Edward Norton, Brett Harrelson, Larry Flint

Dans les années 70 aux Etats-Unis, Larry Flint publie le premier magazine de pornographie grand public, *Hustler*, dont le succès fulgurant déchaîne l'Amérique puritaine. *La dynamique interne des films de Forman se structure souvent autour d'une rivalité, d'un duel frontal entre individus. Vrai c'est au centuple dans People vs. Larry Flint. Le magna de la presse porno multiplie les joutes directes ou indirectes (le révérend Falwell, Keating, les juges...) et se compte tant d'ennemis que personne ne peut savoir qui a commandité son assassinat. Ses adver-*

saires existent d'ailleurs moins comme personnage que comme représentants des différentes branches du système. Comme symboles de la morale établie agressé par Flint. C'est que le véritable conflit du film n'est pas entre les hommes, mais entre l'homme et les institutions qui le contraignent plus qu'elles ne les libèrent.

Cédric Anger, *Cahiers du cinéma* n°510, février 1997

Vendredi 24 février

14h00/écran 2

LE TEMPS DES CERISES

de Jean-Julien Chevrier

France/2004/couleur/15'

Avec Thérèse Roussel, Bernard Haller

Un homme et une femme de 75 ans se rencontrent pour aller à une manifestation. La femme n'est jamais « descendue dans la rue », lui est un habitué...

LA MAISON DU SOURIRE

La Casa Del Sorriso

de Marco Ferreri

Italie/1991/couleurs/1h40/vf

Avec Ingrid Thulin, Dado Ruspoli, Vincenzo Cannavale, Francesca Antonelle, Caterina Casini

La maison du sourire est une maison de vieux, la plupart solitaires, un hospice où les journées s'égrènent au rythme des piqûres, des repas à la cantine, des potins et des scandales, des rares visites d'enfants indignes et des feuilletons télé à l'eau de rose... Antichambre de la mort pour certains, de l'amour pour quelques autres.

Ferreri filme le visage de l'actrice au plus près, l'encadrement de gros plans qui n'appartiennent qu'à lui, à la fois sans concession (elle a vieilli) et pleins d'attention (elle a bien vieilli). Ceux qui lui reprocheront encore une fois

de ne pas faire dans la dentelle, d'y aller un peu fort, devraient comprendre que ce n'est pas Ferreri qui exagère mais la vie, et chaque film de Ferreri provoque la vie. Donc que ce soit l'histoire amoureuse, sexuelle entre Ingrid Thulin et Dado Ruspoli, ou l'histoire du dentier volé, il s'agit moins d'insister sur les attouchements de deux corps un peu vieux, de sonder la béance d'une bouche, que d'observer le sursaut de vie qui soudain (ré)anime alors tous ces laissés pour compte.

Camille Nevers, *Cahiers du cinéma* n°451, janvier 1992

16h15/écran 2

KEN PARK

de Larry Clark

France-Etats-Unis/2002/couleur/1h35/vostf/interdit aux moins de 18 ans

Avec James Bullard, James Ransome, Stephen Jasso, Tiffany Limos

Qui est Ken Park ? Initiant le récit, la mort de l'adolescent se présente comme une énigme. Le film s'ouvre sur l'ultime trajet du skateur, avant son suicide.

Autour de Ken, il y a Claude, le plus sensible, le plus malin, la jolie Peaches, et Tate l'orphelin. Plutôt que leurs relations mutuelles, on découvre ce qui les unit malgré eux : la violence de leurs vécus familiaux respectifs.

(...) Inlassablement, la fiction met en scène l'effet d'a-

nesthésie produit par le plaisir sexuel, noyé dans le néant solitaire de la jouissance. Dans Ken Park, "l'asphyxie autoérotique" en est le symptôme le plus saisissant. Pourtant, avec l'apothéose finale de la scène d'amour à trois, le rêve d'un bonheur sexuel trouve pour la première fois son accomplissement.

Mia Hansen-Love, *Cahiers du cinéma* n° 583, octobre 2003

18h30/écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec Paul Vecchiali

PORNOSCOPIE

de Jean-Claude Biette

France/1983/couleur/8'

Avec Françoise Lebrun, Piotr Stanislas Zielinski, Maurice Robert, Michèle Savin

Les tribulations d'un bisexuel un peu exhibitionniste

Vendredi 24 février

MASCULINS SINGULIERS

de Paul Vecchiali

France/1982/couleur/6'

Avec Jean-Christophe Bouvet, Jean-Louis Rolland

La rocambolesque histoire d'un rosseur à rosser.

CHANGE PAS DE MAIN

de Paul Vecchiali

France/1975/couleur/1h25/interdit aux moins de 18 ans

Avec Myriam Mézières, Hélène Surgère, Nanette Corney, Jean-Christophe Bouvet, Liza Braconnier

Noël Simsolo et Paul Vecchiali sont des cinéphiles. Ils ont écrit un scénario de "film noir" où passent des souvenirs de Chandler : chantage exercé sur un personnage haut placé, détective privé, boîte de nuit louche, trafic de films " pornos", implications politiques et vengeance personnelle. C'est, en somme, *Le Grand Sommeil* transposé en France. Mais les rôles qui devraient être tenus par des hommes le sont par des femmes, et de nombreuses séquences pornographiques s'inscrivent habilement dans la logique du récit.

Jacques Siclier, *Le Monde*, 21 juin 1975

«A l'époque, le cinéma pornographique était un genre. J'aime les films de genre, et je revendique Change pas de main comme un vrai film. Je pense même que c'est l'un de mes films les plus réussis - ou les moins ratés, si vous préférez.» Paul Vecchiali *CinémAction* n° 59, avril 1991

20h15/écran 1

CINÉ-MIX AVEC SÉBASTIEN SCHULLER L'ÂGE D'OR

de Luis Buñuel

France/1930/noir et blanc/1h07

Avec Lya Lys, Germaine Noizet, Max Ernst, Gaston Modot, Lionel Salem, Pierre Prévert, Paul Eluard

Le film s'ouvre par un documentaire sur les scorpions. Puis l'on est transporté dans une île aux abords rocaillieux, habitée par des bandits qui végètent dans une misérable cahute. Arrive une délégation de notables, conviés à la pose de la première pierre d'une ville : Rome. La cérémonie est troublée par un couple qui fait l'amour.

L'amour en tout ce qu'il peut avoir d'isolant du reste du monde, ne s'est jamais manifesté d'une façon aussi libre, avec tant de tranquille audace. La stupidité, l'hypocri-

sie, la routine, ne pourront faire qu'une telle œuvre n'ait vu le jour, que sur l'écran un homme et une femme n'aient infligé au monde tout entier dressé contre eux le spectacle d'un amour exemplaire. Dans un tel amour existe bien en puissance un véritable âge d'or en rupture complète avec l'âge de boue que traverse l'Europe et d'une richesse inépuisable en possibilité futures.

André Breton, *L'Amour fou*, Gallimard, 1937

Sébastien Schuller, percussionniste de formation classique, poly-instrumentiste aussi brillant qu'éclectique, compose et interprète des œuvres aux sonorités acoustiques très cinématographiques. Sa musique plane entre

songes et réalité, il s'intéresse au cinéma et à la mise en musique des images et revisite en exclusivité pour l'Ecran ce chef-d'œuvre surréaliste, cri de révolte et d'amour, lancé à la face de la société.

LE SANG EST PLUS ROUGE QUE LE SOLEIL¹

Stéphane du Mesnildot

Au début des années 60, un nouveau genre fait son apparition au Japon : le cinéma érotique ou *pinku eiga*. Dans ces œuvres cruelles et flamboyantes, les corps sont contraints dans les postures les plus baroques et la caméra n'en fini pas de scruter les frémissements de la chair. Le *pinku eiga* est un jardin des tortures (et des délices), où ont été réalisées les meilleures adaptations pirates de Bataille ou Masoch. Parmi les cinéastes de ce mouvement, Koji Wakamatsu, auteur de chef-d'œuvres d'insurrection lyrique, est sans doute le plus génial. Sa tumultueuse biographie commence en 1936 dans la province pauvre de Miyagi. Abandonnant des études d'agriculture, il fréquente à Tokyo les gangsters de Shinjuku, ce qui, à 20 ans, le conduit en prison. "Un jour j'ai été arrêté et jeté en prison. J'ai alors découvert combien l'autorité du pouvoir s'exerçait de façon répressive et brutale, et j'ai décidé de dénoncer ces abus, en les montrant dans des livres ou des films. J'ai choisi le cinéma."²

Comme Melvin Van Peebles (*Sweet Sweetback's Baadasssss Song*, 1971), ou Robert Kramer (*Ice*, 1969), Wakamatsu capte l'énergie contestataire qui électrise la fin des années 60 et invente, au cœur même du "miracle économique", un cinéma du tiers monde révolutionnaire. Newsreels japonaises, ses films s'ouvrent dans le chaos des affrontements entre la police et les syndicats d'étudiants. Le classique scénario de soumission du *pinku eiga* devient politique, dressant le portrait d'un pays dominé par la présence américaine et la propagande impérialiste. Une logique qui l'amènera jusqu'au Liban, avec le cinéaste et scénariste Masao Adachi, pour filmer l'Armée rouge japonaise dans les camps d'entraînement du F.P.L.P.

Campagne déserte (*La Vierge violente*), toit d'immeuble (*Va, va, vierge pour la deuxième fois*), terrains vagues (*Sex Jack*), appartements tous identiques (*L'Extase des anges*), les espaces, confinés ou à ciel ouvert, deviennent des métaphores cauchemardesques du Japon. Un minuscule décor, comme celui des *Anges violés*, se transforme en labyrinthe d'angoisse et de souffrance. Lorsque ces espaces aliénants sont abolis, le cri final est, comme partout, "Vive la mort !" ou, variante 1977, "No future !" ("J'abolirai le futur" déclare Octobre dans *L'Extase des anges*); ce romantisme exalté s'exprime avec ferveur dans *Va, va, vierge pour la deuxième fois* où une jeune fille ne retrouve sa virginité que par la destruction de ses oppresseurs et le suicide.

Deux fois vierge, Vierge violente, ou sainte putain les personnages de Wakamatsu et ceux de Fassbinder connaissent la même fureur devant la brutalité du pouvoir : "Je ne retrouverai mon calme que lorsqu'il sera anéanti."

Un des traits les plus lyriques de ce cinéma réside dans l'irruption spectaculaire de la couleur, comme dans *Les Anges violés* et *Va, va, vierge pour la deuxième fois* où le sang noir devient un rouge profond godardien. Du reste, cette montée de fièvre dans l'image représente toujours un "passage au rouge" à l'évident symbolisme politique. "La dernière chose que j'ai vue est un éclair de feu. Je le vois encore brûler. Tout est rouge !" déclare Ken Yoshizawa, aveuglé, dans *L'Extase des anges*. Son seul horizon sera désormais celui, embrasé, de la révolution. Pour Wakamatsu l'extase - et au fond l'érotisme le plus intense - est de reproduire dans chaque film, et si possible plusieurs fois par films, le saut dans la couleur d'*Ivan le terrible*. Dans *L'Extase des anges* la couleur dégage un autre film, saturé comme une affiche pop art, où les orgasmes ont le pouvoir de détruire les immeubles. "Je peux voir le feu ! Je peux voir les flammes s'élever ! C'est notre feu, le feu d'Automne, le feu d'Octobre ! Fleurs, amour, notre histoire." murmurent les amants. Et le brasier qui naît dans leur chair grandira, jusqu'à ravager Tokyo.

Tokyo n'a peut-être jamais explosé ailleurs que dans les yeux éblouis d'Octobre, mais le cinéma insoumis, toujours brûlant, de Koji Wakamatsu, est la preuve qu'une révolution a bien eu lieu au Japon. :

¹ Jean-Pierre Bouyxou, entretien avec Koji Wakamatsu, *Sex Star System* n°14, juin 1977

² La version intégrale de ce texte paraîtra dans la revue *Cinéma* 11, avril 2006

Vendredi 24 février

21h00/écran 2

Séance présentée par Koji Wakamatsu et Romain Slocombe (journaliste, illustrateur, photographe, auteur de *L'Empire érotique*, *La Sirène*, 1993)

SEX JACK

Seizoku

de **Koji Wakamatsu**

Japon/1970/noir et blanc et couleur/1h10/vostf/interdit aux moins de 16 ans

Avec Tamaki Katori, Ryosuke Uryu, Etsuko Wakayama, Michio Akiyama, Kazuo Komizu

Un jeune voleur apparemment naïf, Suzuki, cache dans sa chambre sordide un groupe d'étudiant recherchés par la police à cause de leurs activités subversives. Ils passent ainsi plusieurs jours dans une promiscuité propice aux querelles, mais aussi à l'exercice de la "solidarité rose". *Parce qu'il est avant tout un cinéaste du cadre, qui ne sait pas faire jouer le hors champ (c'est sa force), Wakamatsu ne réussit que ses films en huis clos, désirant tout concentrer, tout liquider, saturer l'image jusqu'à la contradiction thématique et esthétique, se servant, parfois dans le même film, des palettes stylistiques les plus*

opposées : lents panoramiques en scope, caméra à l'épaule, plans serrés, formalisme expérimental, découpage classique. Avec, pour seule constante, un désir de rompre avec le noir et blanc comme avec la narration, par de violents inserts en couleur sur des corps recouverts d'une peinture qui, évidemment n'est pas du sang "mais du rouge". Il ne nous reste que la panique d'un regard vif, inquiet, écorché mais entièrement lisible, offert.

Philippe Azoury, *Cahiers du cinéma* n° 528, octobre 1998

LA VIERGE VIOLENTE

Shojo Geba-Geba

de **Koji Wakamatsu**

Japon/1969/noir et blanc et couleurs/1h06/vostf/interdit aux moins de 16 ans/**inédit**

Avec Tamaki Katori, Ryosuke Uryu, Etsuko Wakayama, Michio Akiyama, Kazuo Komizu

Un jeune homme et son amante, maîtresse d'un chef yakuza sadique, sont emmenés de force dans un terrain vague désertique afin d'y être exécutés, par un groupe de sept hommes et femmes à la solde du chef. S'amusant avec leurs victimes, le groupe attache la jeune femme à une croix en bois, alors que l'homme est livré en pâture à la lubricité sauvage des femmes. Étrange l'une d'entre elle, ce dernier parvient à s'échapper. Commence alors une longue errance qui le mènera au bout de l'horreur...

Film le plus minimaliste de Wakamatsu, La Vierge violente est un chef d'oeuvre du cinéma underground japonais couronnant l'une des années les plus fastes de

l'auteur. Traitant les extérieurs à la manière d'un huis-clos claustrophobique, La Vierge violente est traversé de fulgurantes scènes oniriques hantées par un score musical hypnotique. Préfigurant le testament de Pasolini, Saló ou les cent vingt journées de Sodome (1975), dans sa description implacable des pulsions primitives de l'homme, s'exprimant au delà de tout cadre sociétal, la violence cathartique en fait un des films les plus âpres et révoltés du cinéaste.

Dimitri Ianni

Samedi 25 février

13h00/écran 2

Séance présentée par **André S. Labarthe**

GEORGES BATAILLE, À PERTE DE VUE

de **André S. Labarthe**

France/1997/couleur et noir et blanc/vidéo/49'

Alors que toutes les formes de dépense (rire, héroïsme, extase, poésie, érotisme ou autres) qu'a essayées Bataille semblent être hors de notre portée, le cinéaste en restitue avec netteté le foyer amical sous la forme de cette terrasse de Vézelay ou de ce jardin, où l'écrivain est venu s'asseoir à l'hiver de sa vie. Là, sa voix déclare simplement qu'en supprimant le personnage de Dieu, il reste cette place vide, et que c'est de cette place vide qu'il a voulu

parler. Pari sans doute intenable, mais qui explique tout d'un homme dont l'énergie n'est que le revers d'une perte inconsolable du sentiment de l'Unité. Labarthe prouve de son côté qu'il ne manquait à cette œuvre inachevée que le cinéma pour être parfait.

Laurent Roth, *Cahiers du cinéma* n°512, avril 1997

L'EMPIRE DES SENS

Ai no Corrida

de **Nagisa Oshima**

Japon-France/1976/couleur/1h44/vostf/interdit aux moins de 18 ans

Avec Eiko Matsuda, Tasuya Fuji, Aoi Nakajima, Hiroko Fuji, Meika Seri

co- scénariste directeur de production Koji Wakamatsu

Ancienne geisha, Sada Abe est servante dans une auberge de Tokyo. Elle devient l'amante de Kichi, le mari de sa patronne, et le couple, dévoré par une passion charnelle, est obligé de s'enfuir, de quitter toute attache avec le réel ou le social.

L'empire des sens *prolonge le processus de La Pendaïson en introduisant dans le cadre d'un cérémonial la transgression majeure de la description des relations sexuelles des personnages et de la nudité. La cérémonie du mariage perturbée par les amants « libérés » et transformée en orgie répond parfaitement à cet objectif. Et dans une perspective très proche de George Bataille, on peut lire l'accession progressive de Sada et Kichi à l'état*

de nudité comme s'opposant « à l'état fermé c'est-à-dire à l'état d'existence discontinue ». Dans la seconde moitié du film, les héros vivent en état quasi-permanent de nudité, d'ouverture totale à l'autre, au désir de l'autre comme au sien propre, l'un étant toujours le reflet et la condition de l'autre. On peut ainsi envisager la conduite des amants comme une vigoureuse protestation contre le carcan social et politique de l'état japonais, au même titre que le sexe en érection d'un pendu entrevu dans La tombe du soleil constituait une très bataillenne « approbation de la vie jusque dans la mort ».

Joël Magny, *Dictionnaire du nu au cinéma*, Editions Yellow Now.

14h00/écran 1

ENQUÊTE SUR LA SEXUALITÉ

Comizi d'Amore

de **Pier Paolo Pasolini**

Italie/1964/noir et blanc/ 1h32/vostf

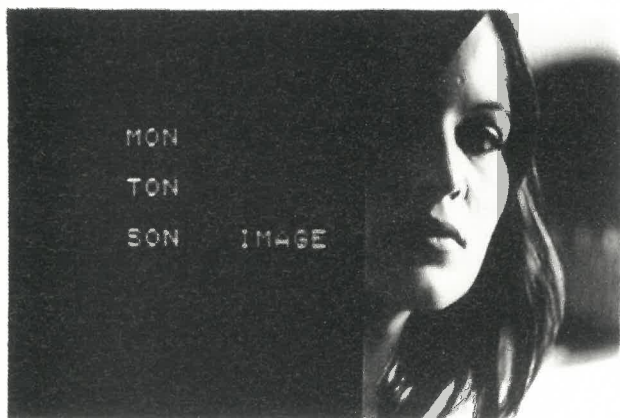
Enquête sur la sexualité est une bien étrange traduction pour *Comizi d'Amore* : comice, réunion ou peut-être forum d'amour. C'est le jeu millénaire du "banquet", mais à ciel ouvert sur les plages et les ponts, au coin des rues, avec des enfants qui jouent à la balle, des garçons qui traînent, des baigneuses qui s'ennuient, des prostituées en grappe sur un boulevard, ou des ouvriers

après l'usine. Très loin du confessionnal, très loin aussi d'une enquête où, sous garantie de discrétion, on interroge les choses les plus secrètes, ce sont des Propos de rue sur l'amour. Après tout, la rue c'est la forme la plus spontanée de la convivialité méditerranéenne.

(...)Le document est inappréciable quand on s'intéresse plus à des choses qui se disent qu'au mystère qui ne se



Salò ou les cent vingt journées de Sodome



MON
TON
SON IMAGE

**NUMERO
DEUX**

- c'est pas de la politique,
c'est du cul.
- non, c'est pas du cul,
c'est de la politique.



la maman et la putain

un film de JEAN EUSTACHE

avec BERNADETTE LAFONT • JEAN-PIERRE LEAUD • FRANÇOISE LERUIN

NF INTERDIT
AUX MOINS DE 18 ANS





L'Extase des anges



Va, va, vierge pour la deuxième fois



L'Extase des anges



L'Extase des anges



Les Anges violettes



Sex Jack



La Vierge violente



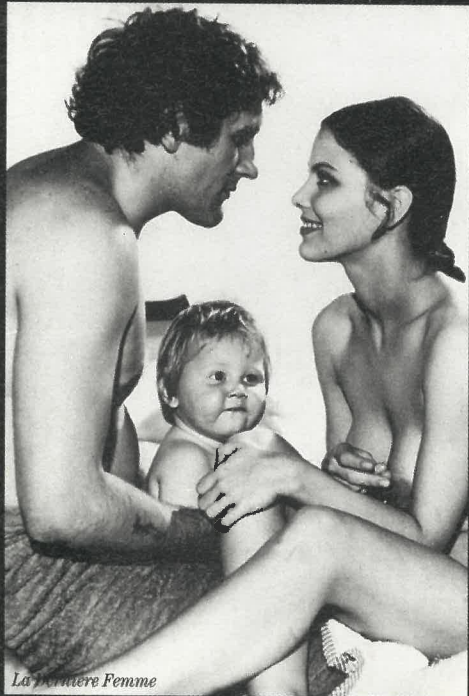
Và, va, vierge pour la deuxième fois



La Vierge violente



Choses secrètes



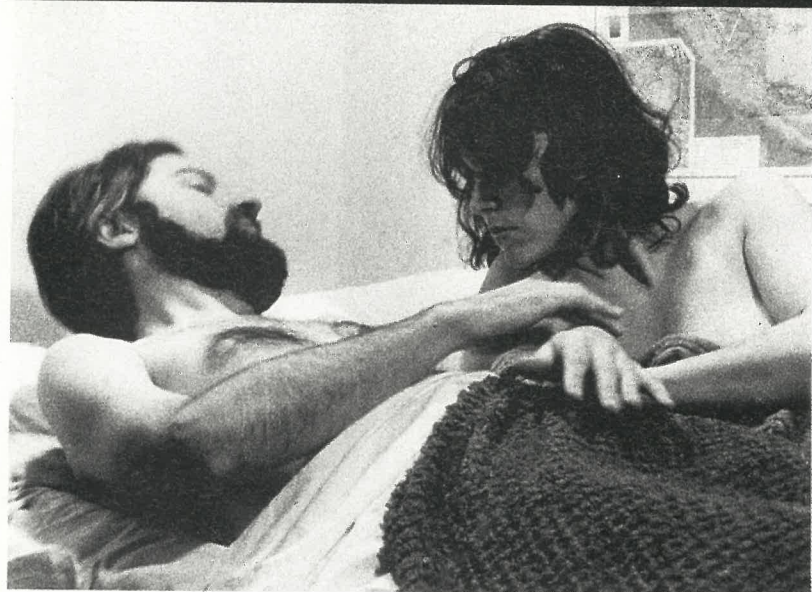
La première Femme



demonlover UN FILM DE OLIVIER ASSAYAS



Le Sexe enragé



— Ça m'a fait mal
de pas baiser
vraiment.
C'est comme un mur.

Visa/Mari. Feb. 7050

ANATOMIE D'UN RAPPORT

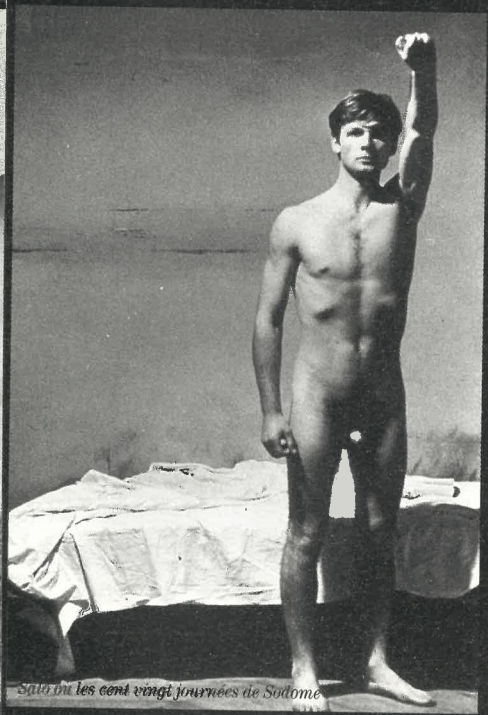
un film de LUC MOULLET et ANTONIETTA PIZZORNO



L'Age d'or



Karima



Sala ou les cent vingt journées de Sodome



Baise-moi



Ruins of Love

Samedi 25 février

dit pas. Après le règne si long de ce qu'on appelle (bien hâtivement) la morale chrétienne, on pouvait s'attendre, dans cette Italie des premières années 60 à quelque bouillonnement du "sexuel". Pas du tout. Obstinément, les réponses sont données en termes de droit : pour ou contre le divorce, pour ou contre la prééminence du mari, pour ou contre l'obligation de virginité pour les filles,

pour ou contre la condamnation des homosexuels. Comme si la société italienne de cette époque, entre les secrets de la pénitence et les prescriptions de la foi, n'avait pas encore trouvé de voix pour cette confiance publique du sexe que nos médias aujourd'hui diffusent.

Michel Foucault, *Le Monde*, 26 mars 1977

16h00/écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec Philippe Liotard (*anthropologue du corps, maître de conférence à l'université de Montpellier, écrivain*)

Quels imaginaires collectifs fabriquent l'imagerie pornographique ? Comment façonne-t-elle nos fantasmes ? La pornographie fabrique-t-elle des normes d'intégration sexuelle ?

DEMONLOVER

de Olivier Assayas

France/2002/couleur/2h10/interdit aux moins de 12 ans

Avec Connie Nielsen, Charles Berling, Chloë Sévigny, Gina Gershon

Diane, une jeune femme sans scrupule, a fait une ascension fulgurante au sein du groupe Volf. Elle doit aller à Tokyo pour négocier le rachat d'une société japonaise spécialisée dans les mangas pornographiques. Volf en a besoin pour s'allier avec le principal diffuseur de mangas sur internet, Demonlover.com. Mais Diane est en réalité une espionne au service du site concurrent, Mangatronics. Et son double jeu va se révéler de plus en plus risqué...

Sous ses apparences de thriller futuriste, Demonlover, est peut-être le plus beau film politique de ce début de XXI^e siècle. Sa manière de jouer avec l'humanité des protagonistes n'est pas démonstration de la puissance de

l'auteur ou fascination du vide, mais l'exact contraire. De manière inévitablement éclatée, non linéaire, évoluant par crises, effondrements, excès et dispersion, le film met en scène une tragédie - l'éternelle tragédie, l'état contemporain de la tragédie humaine. Contre le cynisme et les illusions, il redit obscurément la place niée de l'homme, la douleur réelle, le sang et la terreur concrète dont sont bâties les fascinations du virtuel et la richesse obscène des maîtres du monde où innocemment nous vivons, ici et maintenant.

Jean-Michel Frodon, *Le Monde*, 21 mai 2002

16h15/écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec Koji Wakamatsu
animée par Dimitri Ianni (*critique cinéma pour Sancho Does Asia*)

ARMÉE ROUGE - FRONT DE LIBÉRATION PALESTINIEN - DÉCLARATION DE GUERRE MONDIALE

Sekigun - P.F.L.P. - Sekai Senso Sengen

de Koji Wakamatsu et Masao Adachi

Japon/1971/noir et blanc/1h20/vostf/inédit

En 1971, Koji Wakamatsu et Masao Adachi, son scénariste, sont allés en Palestine où ils ont pu suivre l'Armée rouge japonaise, qui venait d'être formée. Ils ont vécu au sein du FPLP, le Front Populaire de Libération de la Palestine, et ont réussi à réaliser un documentaire qui décrit la vie quotidienne d'une guérilla palestinienne. La séquence dans laquelle la jeune Fusako Shigenobu parle devant la caméra est impressionnante. C'est à la suite de ce tournage

que Masao Adachi a décidé de rejoindre l'Armée rouge. En rentrant au Japon, ils ont eux-mêmes organisé des projections indépendantes aux quatre coins du pays (le bus dans lequel ils se déplaçaient était appelé le "bus rouge"). Le film est devenu la cible de la police alors qu'il était très soutenu par la jeunesse de l'époque.

«Lorsque j'ai demandé à une troupe de guérilleros l'autorisation de filmer, ils m'ont posé cette question :

Samedi 25 février

«Si vous êtes devant un danger, vous prenez un fusil ou une caméra ?» *J'ai tout de suite répondu : "Fusil !" Dès lors, j'ai dû suivre leur entraînement tous les jours. On m'a habillé comme un guérillero et j'ai dû faire toutes sortes d'exercices de guérilla ! Ils ne m'ont jamais laissé tourner. Et un jour, ils m'ont dit que je pouvais tourner, juste ce jour-là. Nous avons donc filmé tous les plans et*

toutes les interviews en une journée. Puis, nous sommes partis. Comme nous voulions absolument montrer le film au Japon, nous avons organisé nous-mêmes des projections, ce qui a fini par éveiller la méfiance de la police.»

Koji Wakamatsu

18h30/écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec de Koji Wakamatsu animé par Dimitri Ianni

L'EXTASE DES ANGES

Tenshi no kokotsu

de Koji Wakamatsu

Japon/1972/noir et blanc et couleur/1h29/vostf/interdit aux moins de 16 ans

Avec Ken Yoshizawa, Rie Yokoyama, Yuki Arasuna, Masao Adachi, Michio Akiyama

Après avoir dérobé des armes dans une base américaine, des jeunes gens décident de lancer une vague de terreur dans Tokyo en plaçant des bombes dans la ville.

«Au regard du contexte politique de l'époque, *L'Extase des anges* a été perçu comme un film très provocateur. On me prêtait des intentions terroristes, surtout après ce film que j'avais co-réalisé avec Masao Adachi sur l'O.L.P. C'était un peu comme si ce film pouvait, à lui seul, faire imploser Tokyo. Lors de sa sortie, des escou-

des de policiers ont été chargées d'assurer, soi disant, la sécurité autour des salles qui projetaient le film. En fait ils empêchaient le public d'aller le voir ; il faut dire que deux mois après avoir tourné la scène de l'explosion du commissariat du quartier de Shinjuku, un plastrage assez similaire a vraiment eu lieu.»

Koji Wakamatsu, catalogue *L'Etrange Festival*, 6^e édition, Paris, 1998

19h00/écran 1

NUMÉRO DEUX

de Jean-Luc Godard

France/1975/couleur/1h 28.

Avec Alexandre Rignault, Sandrine Battistella, Pierre Oudry, Rachel Stefanopol

«*C'est quoi, ici, tu demandes ? C'est une bibliothèque (...), c'est une usine, on pourrait dire, c'est une usine...*

Moi je suis le patron, mais je suis ... un patron spécial, parce que je suis l'ouvrier ici. Et parce que je ne suis pas seul en tant qu'ouvrier ; on a pris le pouvoir...

Numéro deux c'est un film à gauche ou à droite, mais le film devant ou derrière. Devant, il y a les enfants et derrière, il y a le gouvernement.

Encore un film politique alors ? Non, c'est pas de la politique. Bon mais alors ! C'est du cul ou de la politique

alors ? Pourquoi tu demandes toujours ou bien ou bien ? Ca peut être les deux ensemble des fois.

Est-ce que tu t'es jamais demandé si papa c'était une usine ou un paysage, et maman, c'est un paysage ou une usine. Je sais pas ;

Pourquoi faire de la musique ? Pour voir l'incroyable ? L'incroyable ? C'est ce qu'on ne voit pas...

Jean-Luc Godard, extrait de la bande-son du film

Samedi 25 février

20h30/écran 2

Présentée par Nicole Brenez (chargée des programmes expérimentaux à la Cinémathèque)

Séance suivie d'une table ronde sur la censure et la pornographie

avec : Christophe Bier (journaliste), **Catherine Millet** (directrice de la rédaction de Art Press),

Maurice Laroche (directeur du cinéma Le Beverley), **Virginie Despentes** (cinéaste, écrivain)

animée par Pierre-Arnaud Jonard (journaliste, écrivain)

LOI X - LA NUIT EN PERMANENCE

de Lionel Soukaz

France/2001/couleur/12'

Depuis les arrêtés municipaux, jusqu'à la loi X, l'État s'est ingénié à rendre la vie impossible au cinéma porno.

CHIENNES, PRENEZ GARDE

de Hervé-Pierre Gustave

France/2000/couleur/vidéo/7'

Avec Tea, Coraline Trinh Thi, Virginie Despentes, HPG

A toutes celles et ceux qui emmerdent la censure et les censeurs.

BAISE-MOI

de Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi

France/2000/couleur/1h 17/interdit aux moins de 18 ans

Avec Raphaëla Anderson, Karen Bach, Ouassini Embarek

Baise-moi, entrelace meurtres, scènes de viols, copulations frénétiques dans la quête d'une sorte d'énergie noire fusionnant sexe et mort. Indépendamment de ses qualités, le film de Virginie Despentes constitue une sorte de révolution copernicienne dans l'expression cinématographique dès lors que les scènes ouvertement éro-

tiques sont traitées à égalité avec les autres. Les gestes explicites de l'amour physique deviennent des gestes de cinéma qui ne sont plus relégués dans le ghetto du genre pornographique.

Jean-François Rauger, *Le Monde*, 7 juin 2000

21h00/écran 1

LA DERNIÈRE FEMME

L'Ultima Donna

de Marco Ferreri

Italie-France/1976/couleur/1h48

Avec Gérard Depardieu, Ornella Muti, Michel Piccoli

A Créteil Soleil, Depardieu est un ingénieur en vacances qui rencontre une puéricultrice mystérieusement campée par Ornella Muti. Il a un bébé, ils s'installent tous les trois ensemble sans explication, ni certitude. L'essentiel de *La Dernière Femme* se passe dans un appartement insulaire situé près d'un centre commercial. On dirait un film de science-fiction, mais non, il s'agit simplement d'un film strictement contemporain qui enregistre mieux que n'importe quel traité journalistique, l'impossibilité du couple à l'heure d'une étrange mutation des rôles sexuels qui est aussi une subtile métamorphose des rôles domestiques.

Le sujet de *La Dernière Femme*, c'est la crise du phallos ouverte par le féminisme et l'éclipse du mâle qui s'ensuit. A condition d'envisager que le féminisme n'est peut-être pas la cause mais plutôt la conséquence de cette crise du symbolique et de la représentation. Loin des dogmes sociologiques, Ferreri, grand cinéaste de la trivialité, filme cette fracture avec une douceur énigmatique, au plus près du corps de ses acteurs.

Thierry Jousse, *Cahiers du cinéma* n°515, juillet-août 1997

14h00/écran 2

SYLVIA KRISTEL - PARIS

de Manon de Boer

Pays-Bas/2003/couleur/vidéo/39'

Sur des images panoramiques de Paris, Sylvia Kristel commence en off le récit de sa vie et des aléas de sa carrière. En jouant sur les écarts et les glissements de la mémoire, *Sylvia Kristel-Paris* fait de l'identité person-

nelle un jeu d'apparence, une image mystérieuse et flottante qu'aucun portrait ne saurait fixer.

Sylvain Maestraggi, *Images de la culture* n°20, Août 2005

JOURS TRANQUILLES À CLICHY

de Jens Jörgen Thorsen

Danemark/1969/noir et blanc/1h28/vostf

Avec Paul Valjean, Wayne John Rodda, Ulla Lemvig-Muller, Avis Sagid, Suzanne Krage, Elsebeth Reingaard
D'après le roman d'Henry Miller *Jours tranquilles à Clichy*

Dans Jours tranquilles à Clichy,, Miller conte avec une simplicité merveilleuse la vie de bâton de chasse, entre Clichy et Pigalle, dans les années trente.

Le hic majeur, on commence à le savoir, c'est que Miller ne met pas de point de suspension. Quand il décrit une baignade à trois dans une baignoire normalement monoplace, il n'escamote pas les détails. Et le réalisateur du film, Jean Jorgen Thorsen Enna, un Danois de trente-sept ans, s'est dit que le cinéma était suffisamment adulte pour ignorer, lui aussi, les point de suspension.(...) Le résultat émeut, non par l'obscénité, mais par le sentiment très vif qu'a le spectateur de voir la vraie vie sa candeur, sa beauté originelle. L'impression de bonheur, de fraternité, nous renvoie immédiatement à la "génération

Woodstock". Thorsen a réalisé là, délibérément, un grand film "hippy" d'une santé de fer. Tout confirme son modernisme : l'aisance des acteurs, la liberté du montage, le décousu du scénario, l'emploi fréquent de " bulles " comme dans les bandes dessinées, et jusqu'à la lumière de la photo, qui rappelle l'élégance discrète des premiers Godard. Voilà bien où le bât blesse : ce film nous concerne trop, il risque trop d'éveiller. Par là, il "offense nos mœurs".

Michel Mardore, *Le Nouvel Observateur* n°300, 10 août 1970

Le film connu une certaine notoriété à la suite de ses démêlés avec la censure qui, chassant tout sexe en érection, exigea la suppression d'une dizaine de minutes.

13h45/écran 1

UNE VRAIE JEUNE FILLE

de Catherine Breillat

France/1975/couleurs/1h33/interdit aux moins de 16 ans

Avec Charlotte Alexandra, Hiram Keller, Rita Meiden, Shirley Stoler, Bruno Balp

D'après le roman de Catherine Breillat *Le Soupirail*

Le récit est celui d'un été dans les Landes à soulager les premiers émois d'une adolescente en cheveux, Alice Bonnard (l'effrontée Charlotte Alexandra) à qui le désir cuit les doigts. Un sujet appelé à devenir habituel chez Breillat mais ici traité de façon primitive. Essentiellement onirique, le roman jouait sur une écriture du désir à coup de mots-valises entraînant dans leur siphon un ébranlement tellurique. Le film voudrait lui ressembler, ascension psychédélique en perpétuelle extase, mais il dote tout ce qu'il happe, de l'ustensile de cuisine au corps d'Hiram Keller (giton international remarqué dans *Le Satyricon* de Fellini) d'une telle charge sexuelle qu'il finit par prendre l'al-

lure d'un lit défait où chaque plan cherche à se détacher de ses congénères.

Philippe Azoury, *Libération*

«Tout est sexuel dans le film. Il est plus violent que Romance parce que plus frontal et donc plus provoquant. L'héroïne refuse absolument de quitter l'enfance. Elle confronte cette violence-là au conformisme du monde, sans apaisement. C'est une déclaration de guerre au monde entier qu'elle prononce.»

Catherine Breillat, Paris, 1er mai 2000

15h30/écran 1

Séance suivie d'une rencontre avec Koji Wakamatsu et Catherine Breillat animée par Stéphane du Mesnildot (journaliste)

VA, VA, VIERGE POUR LA DEUXIÈME FOIS

Yuke yuke ni dome no shoji

de Koji Wakamatsu

Japon/1969/noir et blanc et couleur/1h30/vostf/interdit aux moins de 16 ans

Avec Mimi Kozakura, Michio Akiyama, Tsutomu Sodo, Yoshio Zenbê, Yuji Aoki, Chojamaru Fuga

Un jeune homme assiste au viol collectif d'une fille sur le toit d'un immeuble. Après le départ du groupe, il reste sur le toit, seul avec la fille.

«J'ai fait ce film sur le toit du building du bureau de Wakamatsu Pro. Dès que j'avais un peu de temps, je m'y rendais pour me faire bronzer, et c'est comme cela que l'idée de Va, va, vierge pour la deuxième fois m'est venue, en regardant le ciel ! J'ai tourné ce film uniquement sur ce toit et cela n'a rien coûté, j'ai seulement eu à payer les acteurs et l'équipe. Pour le film, on a fait appel à des vagabonds du quartier de Shinjuku.

Certains ont même été gratifiés d'un poste d'assistant. Le tournage a duré quatre jours et c'est Nagisa Oshima qui a trouvé le titre du film comme souvent lorsqu'on allait boire un coup ensemble et que je lui racontais mes films. Va, va, vierge pour la deuxième fois s'inspire des écrits du poète Nakamura, qui est un ami proche de mon co-scénariste Masao Adachi.»

Koji Wakamatsu, catalogue *L'Étrange Festival*, 6^e édition, Paris, 1998

**JOSÉ B.,
FILS DE L'ANGE ***

Eric Le Roy

José Bénazéraf représente pour nous autres cinéphiles le cas typique du cinéaste libre et engagé, indépendant et provocateur. Ce que l'on connaît moins au regard de sa filmographie, c'est son immense culture, sa passion dévorante pour la littérature, la politique et le cinéma. Autour d'un bon plat, à sa place favorite du Ritz, il converse souvent avec intelligence, humour et rage. Né en 1922 à Casablanca, il fait des études à Sciences Po, puis commence sa carrière en produisant *Les Lavandières du Portugal* en 1957, un film de Pierre Gaspard-Huit avec Darry Cowl, Jean-Claude Pascal, Anne Vernon et Paquita Rico. Il devient cinéaste en 1961 avec *L'Éternité pour tous*. Ce film romantique stimulant la beauté du corps féminin fait scandale : toute aide financière lui est retirée. José Bénazéraf, qui déjà n'a peur de rien, surtout pas des interdits, vole de ses propres ailes et produit seul ses films. Il fait tourner à leurs tous débuts Bruno Crémer et Mireille Darc dans *Mourir d'amour*, ainsi que Jean-Pierre Kalfon dans un polar très sombre, *La Drogue du vice*, en 1962.

Dans les années 60, en pleine nouvelle vague, il réalise contre vents et marées de nombreuses séries B quelquefois interdites pour cause d'indécence, comme *Joë Caligula* (avec Gérard Blain, avec un clin d'œil à Godard)

où paraît une haine viscérale de la bourgeoisie : les copies sont retirées de toutes les salles de cinéma en 1966, et on ne reverra ce film que 35 ans plus tard, dans la salle de Jean-Pierre Mocky, Le Brady. Tout en cherchant à contourner la censure, ce "Buñuel de l'érotisme" comme il a souvent été qualifié, persévère à donner ses lettres de noblesse au sexe. Les œuvres de José Bénazéraf deviennent de plus en plus explicites jusqu'à la pornographie, où, dans les années 70, il est au meilleur de sa forme. En 1975, la loi met en place la célèbre classification des films pornographiques et d'incitation à la violence. C'est alors l'âge d'or de X et José Bénazéraf est au firmament. Ses réalisations sont de plus en plus hardies, unissant érotisme, violence et politique dans une vision gauchiste. Ses films, mis en scène "sans réelle passion, avec un sens profond de la dérision" comme il le dit, composent une carrière en marge, mais avec un vrai sens de l'esthétique, des ambiances équivoques qui sont autant de beaux poèmes imagés, d'élégies sincères au plaisir : *Plaisirs pervers* (1968), *Le Désirable et le sublime* (1970), *Bacchanales* (1973), *Black Love* (1974), *Miss Aubépine* (1978), *La Star sodomisée* (1982), *Le Port aux putes* (1984)... Plus tard, il passe à la vidéo, puis poursuit sa carrière à l'ère du DVD et du câble : bravo José !

* Bénazéraf (fils de Séraphin) en hébreu.

Dimanche 26 février

16h45/écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec José Bénazéraf

LE DÉSIRABLE ET LE SUBLIME

de José Bénazéraf

France/1969/couleur/1h30

Avec Ludia Lorenz, Henri Piegay, Robert Audran, Alan Jack's Group, Jane Avril

Un château sur une île anglo-normande. Alors que la télévision diffuse les images de la campagne présidentielle, trois personnages - un couple et un visiteur - échan- gent des vues radicales sur la France, le cinéma, la censure et la révolution prolétarienne mondiale. Petit à petit, le désir qu'engendre la femme parasite la relation initiale.

Comment la réalité pourrait résister à un pareil traitement? Déjà dynamitée de l'intérieur par les mots, elle éclate sous le dynamitage des images. Lequel s'exerce selon trois directions : le fantastique propre au thème (la mer, le château, l'île, la nuit), la véhémence guindée,

l'agressivité élégante propre aux personnages qui conver- sent théâtralement, l'onirisme surréalisant des fan- tasmies révolutionnaires vite confondant érotisme et politique.

C'est du cinéma de colère. Le trio intellectuel bourgeois est sauvé de cette musique de chambre que sont pelotage et papotage mondain grâce à la "symphonie fantastique" de la tragédie gauchiste. José Bénazéraf a plié le cérémonial des films noirs au service d'une messe rouge et noire.

Jean-Louis Bory, *Le Nouvel Observateur*, 20 avril 1970

17h45/écran 1

CHOSSES SECRÈTES

de Jean-Claude Brisseau

France/2001/couleur/1h55/interdit aux moins de 16 ans

Avec Coralie Revel, Sabrina Seyvecou, Roger Mirmont, Fabrice Deville, Blandine Bury, Olivier Soler

Première séquence : une ombre hiératique et inquiétante, une jeune femme nue qui entame une danse érotique, à la fois sensuelle et presque désincarnée. La jeune strip-teaseuse, c'est Nathalie, l'amie de Sandrine qui tient le bar du club où elle se produit. Refusant le chantage sexuel du tenancier, les deux filles se retrouvent à la rue et mettent au point le scénario qui va les faire échapper à leur condition sociale.

Pour qui prend l'œuvre de Jean-Claude Brisseau pour une des plus importantes du cinéma français contemporain, pour qui a suivi depuis toujours le parcours chaotique du

cinéaste, *Choses secrètes*, cet objet incroyable, comme tombé du ciel, n'est pas une véritable surprise. Pour qui le cinéma est une manière non seulement d'enregistrer le monde visible et ses secrets, mais aussi d'affronter toujours, sans la médiation d'une volonté de relecture lâchement protectrice, de grands récits mélodramatiques, d'exprimer et de rendre concret l'indicible, son nouveau film sera vu comme un chef-d'œuvre bouleversant.

Jean-François Rauger, *Le Monde*, 16 octobre 2002

19h00/écran 2

Séance en présence de José Bénazéraf

UN FILM PORNO

de Maurice Lemaître

France/1978/couleur/22'

Nous attirons l'attention des spectateurs sur le fait que ce film comporte non seulement un certain nombre d'images nocturnes particulièrement suggestives mais enco-

ure autant de scènes qui pour charmantes qu'elles soient n'en demeurent pas moins très explicites.

J.B.1

de José Bénazéraf

France/1975/couleur/1h09/interdit aux moins de 18 ans

Cette fois, il n'y aura que de la pornographie de la première à la dernière image, sans même l'alibi d'une vague intrigue. «*Moi, déclare Bénazéraf, le cinéma que je fais, c'est un acte d'amour.*» Peu de réalisateurs savent capter comme lui la sensualité des corps, la splendeur des sexes ruisselants, la sauvagerie sublime du plaisir. Beaucoup plus proche de l'underground que des blue movies ordinaires, J.B.1 est un vertigineux poème visuel, une

ode à la lubricité dont le titre, magnifiquement mégalo, souligne l'ambition : "J.B." parce que ce sont les initiales de l'auteur, "1" parce qu'il s'agit de son premier film réalisé hors de toute contrainte esthétique ou commerciale. Ce sera aussi le dernier.

Jean Pierre Bouyxou, *Une encyclopédie du nu au cinéma*, sous la direction de Alain Bergala, Jacques Déniel, Patrick Leboutte, éditions Yellow Now, 1994

21h00/écran 2

INSIDE DEEP THROAT

de Fenton Bailey et Randy Barbato

Etat-Unis/2005/couleur/1h31/vostf/interdit aux moins de 12 ans

Considéré comme le film le plus rentable de tous les temps, *Gorge profonde* fut bien plus qu'une curiosité pour adultes et une réussite financière. Sorti en 1972, au moment où les Etats-Unis découvraient les mouvements pour la libération sexuelle et les valeurs de la contre-culture, ce film au contenu sexuellement explicite déclencha une tempête sociale et politique sans précédent. *Gorge profonde* devint un phénomène culturel majeur, dont l'impact se ressent encore aujourd'hui.

Inside Deep Throat, s'attache aujourd'hui à remettre en perspective les racines et l'impact du film ; il en décortique aussi la confection. Même si parfois l'exercice ressemble à une version enrichie d'un épisode de la série documentaire Hollywood Stories, l'ensemble est bien mené et fourmillé de documents d'époque.

COQUIN DE PRINTEMPS

Buried Treasure

Film pornographique clandestin

Etats-Unis/1930/noir et blanc/6'/muet

Une Saillie Symphonie par Water Dessiné.

GORGE PROFONDE

Deep Throat

de Gérard Damiano

Etats-Unis/1972/couleur/1h00/vostf/interdit aux moins de 18 ans

Avec Linda Lovelace, Harry Reems, Dolly Sharp, Bill Harrison, Carroll Connors

Deep Throat montre le désarroi d'une jeune femme frigide découvrant par son gynécologue qu'elle a le clitoris au fond de la gorge. Toute la problématique du film réside dans ce choix existentiel : plutôt que d'avoir recours à une intervention chirurgicale qui corrigerait l'erreur de la nature, son gynécologue lui prescrit de se "gorger" de sexes assez conséquents pour atteindre son clitoris, "deep

down in her throat". En somme nous débouchons ironiquement sur la réfutation de toute notion de normalité sexuelle.

Marcel Arian, *Cinématographe* n° 15, octobre-novembre 1975

Dimanche 26 février

Aucune œuvre de Damiano ne ressemble à un porno traditionnel. (...) Le délire propre de ce metteur en scène transcende les contingences du système (un quota de scènes hard assorties d'un maximum de combinaisons). Mieux, il en joue avec une réjouissante faculté d'imprévu, dont les apothéoses se situent souvent lors de séquences sexuelles : ombres chinoises au générique d'*Alpha Blue*, invraisemblables cadrages (à la limite de l'abstrait) dans *Miss Aggie*, compositions en clair-obscur sur fond d'adagio (Albinoni) pour les tableaux SM de *Joanna*, montages alternés d'actions non synchrones (la première

demi-heure de *Beyond your Wildest Dreams*), flashes-back (*Miss Aggie*), flashes-forward (*Italian Sensation*), ralentis, filtres colorés, jeux sur les focalisations et la profondeur de champ, faux-raccords volontaires, inserts connotatifs (les célèbres feux d'artifices, cloches et fusées de *Deep Throat*), déploiement formel appuyé définissant un style moderne très personnalisé.

Marc Bruismaud, *Vertigo* n° 21, 2001

21h00/écran 1

SALÓ OU LES CENT VINGT JOURNÉES DE SODOME

Saló o le giornate di sodoma

de Pier Paolo Pasolini

Italie-France/1975/couleur/1h56/vostf/interdit aux moins de 16 ans

Avec Paolo Bonacelle, Giorgio Cataldi, Umberto Paolo Quintavalle, Aldo Valletti, Hélène Surgère, Sonia Saviange

d'après *Les 120 journées de Sodome* de D.A.F. de Sade

A Saló, en 1944-45, durant l'occupation nazie-fasciste du nord de l'Italie, les quatre scélérats issus des *120 journées de Sodome* du marquis de Sade signent *Le Livre des Châtiments*. Ils sont en costumes civils, aidés de soldats allemands et de miliciens italiens en civil et en uniformes. Ils épousent mutuellement leurs filles, choisissent des filles et des garçons. On se rend aux environs de Marzabotto. Un subversif est tué en s'évadant d'un camion au passage d'un pont. On s'installe dans une grande maison.

Qu'il n'y ait rien de commun entre bourreaux et victimes, entre, par exemple, la grande bourgeoisie et le peuple, c'est l'idée centrale de Pasolini. C'est qu'il existe chez lui un populisme dans lequel le peuple est non contaminé par la question de la jouissance du maître. Ce n'est pas hasard si ce peuple-là, Pasolini l'a trouvé

dans le passé (le Moyen Âge), la culture (Boccace, Chaucer) ou l'Orient (Les Mille et une Nuits). Car, le fascisme, c'est autre chose, c'est lorsque la question même du ressentiment, celle de la jouissance de l'autre, devient une question centrale pour ceux que Pasolini déteste et ignore : les petits-bourgeois.

Pasolini est condamné à une sorte d'innocence irrémédiable. Maître (d'école, puis artiste célèbre), mais maître diffamé, il est à une place à lui-même incompréhensible : deux groupes de corps, enchevêtrés par l'histoire, forces de vie et forces de mort, font pour lui l'épreuve crucifiante de leur corps à corps imaginaire.

Serge Daney, *Cahiers du cinéma* n°268-269, juillet-août 1976

14h00/écran 1

L'ANNÉE DES TREIZE LUNES

In einem Jahr mit dreizehn Monden

de **Rainer Werner Fassbinder**

Allemagne/1978/couleur/2h04/vostf/interdit aux moins de 16 ans

Avec Volker Spengler, Ingrid Caven, Gottfried John, Elisabeth Trissenaar, Eva Mattes

Le film retrace les cinq derniers jours de la vie d'Erwin/Elvira, transsexuel et habitant de Francfort. Francfort, dit Fassbinder, où « à chaque coin de rue, partout et toujours, on rencontre les contradictions générales de la société, quand ce n'est pas pour buter sur elles directement ».

Le film est fait de la succession des rencontres d'Elvira. Les "personnages" se suivent comme les couplets d'une chanson dont le refrain serait toujours le même : je veux seulement qu'on m'aime. Chacun avec sa gueule, son accent, sa manière d'être. Chacun indifférent et familier à la fois. A chaque fois, Fassbinder change de style, d'éclairage, de ton. Souvent il invente. Parfois il laisse aller l'acteur comme dans cette scène magnifique où Zora la

Rouge veille Elvira, l'endort en lui racontant une histoire, regarde la télé, met un disque, fait mine de partir, roule sur le lit, s'endort au petit jour à côté de son amie. C'est ainsi, à la manière d'un puzzle, que la vie passée d'Elvira prend forme pour nous. Mais prend-elle un sens pour elle, cette vie dont, Œdipe travesti, elle essaie de recoller les morceaux ? Non. Il n'y a pas de mot de la fin, pas de vérité cachée, pas d'explication satisfaisante. Fassbinder aime trop ses personnages pour les transformer en échantillons sociologiques ; il préfère les accompagner vers leur perte.

Serge Daney, *Libération*, 1er juillet 1981

14h15/écran 2

MAMA UND PAPA

de **Kurt Kren**

Autriche/1964/couleur/3'57"

Avec son sixième film, Kren représente un sujet qui à l'époque était considéré comme révolutionnaire autant qu'explosif. Il commença à filmer des actions et des hap-

penings conçus par Otto Mühl et Günter Brus, et par l'Institut de l'art direct de Vienne. Stephen Dwoskin

FRISSONS

The Parasite Murders/ Shivers

de **David Cronenberg**

Canada/1975/couleur/1h27/vostf/interdit aux moins de 16 ans

Avec Paul Hampton, Joe Silver, Lynn Lowry, Allan Migicovsky, Barbara Steele

Dans un ensemble résidentiel de Montréal, des parasites artificiellement créés par un médecin se mettent à attaquer les résidents, provoquant une explosion de rage sexuelle généralisée. Un des seuls films reichiens jamais diffusés dans le circuit commercial.

Serge Grünberg

« Le film n'a absolument pas été compris. Il y a également eu le célèbre article de Robin Wood, un critique très sérieux, très politique, très marxiste, très gay libération. Il a taxé le film de réactionnaire (...) Il y a effectivement, à la fin, une véritable libération. Et c'est venu aussi de l'équipe sur le tournage. On habitait tous dans cet immeuble. Sur Nun's Island (l'île de la nonne). Nun's

Island. C'est sur cette île que se trouvait le fameux immeuble de folie. En fait, nous vivions sur place, dans l'immeuble. Et l'atmosphère y était tellement aliénante qu'à la fin, tout ce dont nous avions envie, c'était de nous foutre à poil et de courir dans ces interminables couloirs en hurlant et en enfonçant les portes. Certains membres de l'équipe l'ont fait. Nous avons donc compris la dimension politique de tout cela, même si Robin Wood n'a rien compris. Par contre, les forces réactionnaires du Canada, elles, l'ont très bien compris. »

David Cronenberg, in *David Cronenberg- entretiens avec Serge Grünberg, Cahiers du cinéma* 2000.

Lundi 27 février

16h00/écran 2

LOULOU

Der Büchse der Pandora

de **Georg Wilhelm Pabst**

Allemagne/1929/noir et blanc/1h33/muet

Avec Louise Brooks, Fritz Kortner, Franz Lederer, Alice Roberts, Gustav Diessi

Loulou, belle, capricieuse, insouciante et innocemment perverse, est une créature qui ne vit que pour l'amour. Son riche amant, Ludwig Schön, puissant magnat de la presse et du théâtre, est fiancé à la fille du Ministre de l'Intérieur. Loulou joue dans une revue que commandite son amant. Elle se fait épouser, mais au soir de ses noces, rendu fou furieux par les coquetteries de Loulou, le mari veut l'obliger à se suicider.

Elle est grâce explosive, gestes, mouvements chantants, regard de calme tempête. Jamais femme ne sut mieux dénuder ses lèvres, rendre sensible son existence irrationnelle, détruire les concepts faux de l'amour sans passion, de la passion sans amour. Elle est la beauté explosive, convulsive, elle est donc libération, connaissance, joie.

Ado Kyrou, *Amour-érotisme et cinéma*, Eric Losfeld éditeur, 1966

16h15/écran 1

FOLIES DE FEMMES

(Foolish Wives)

de **Erich von Stroheim**

Etats-Unis/1921/noir et blanc/1h57/vostf

Avec Erich von Stroheim, Maude George, Rudolph Christians, Mae Bush, Miss Dupont

Dans la villa Amorosa aux abords de Monte-Carlo vivent trois escrocs se faisant passer pour des aristocrates russes émigrés, les princesses Olga et Vera Petschnikoff et leur séduisant cousin, le comte Vladislav Sergius Karamazin. Ils écoulent de la fausse monnaie que vient leur livrer Ventucci, un veuf qui élève seul sa fille, une simple d'esprit. Les trois escrocs jettent leur dévolu sur l'am-

bassadeur des Etats-Unis, Andrew J. Hughes, venu en visite officielle à Monaco, et sa femme.

Naturalisme sans pitié et romantisme baudelairien d'un univers de frivolité, de décadence, d'érotisme et de mort.

Jacques Siclier, *Le Monde*, 7 mars 1995

18h00/écran 2

Séance suivie d'une rencontre avec Clarisse Hahn

DIARY OF A MARRIED MAN

de **Lech Kowalski**

Etats-Unis/2004/couleur/vidéo/vostf/22'

Film proprement radical dans son sujet comme dans son style, la singularité de ce « journal d'un homme marié » résulte sans doute essentiellement de sa construction.

Rodolphe Olcèse, *Bref* n°69, novembre-décembre 2005

KARIMA

de **Clarisse Hahn**

France/2002/couleur/vidéo/1h38/interdit aux moins de 18 ans/avant-première

Karima est une jeune femme d'origine algérienne que Clarisse Hahn a filmée pendant un an. Ce documentaire nous montre Karima dans l'intimité de sa famille, avec ses amis ou pendant des séances de sadomasochisme.

Le travail de Clarisse Hahn est principalement axé autour d'une recherche documentaire, qui se développe à tra-

vers des films, des photographies et des installations vidéo. L'artiste entretient une relation de grande proximité avec les personnes qu'elle filme, et elle les accompagne pendant une période relativement longue. Hôpital (1999), est une incursion dans le monde à la fois chaotique et bien réglé d'un service de gériatrie. Ovidie (2000), rela-

Lundi 27 février

taît la vie intime et quotidienne d'une jeune femme, actrice X. Pour Les Protestants (2005), le tournage s'est étalé sur trois ans. Clarisse Hahn y poursuit sa recherche sur les communautés, les codes comportementaux et le rôle social du corps. Dans chacune de ses œuvres, le corps est

mis en question, interrogé comme lieu de médiation et frontière : contraint de diverses manières, mis en valeur, manipulé, caché, modifié par une gestuelle professionnelle ou raidi par des attitudes dictées par un rôle social.

18h30/écran 1

LE PORNOGRAPHE

de Bertrand Bonello

France/2001/couleur/1h48/interdit aux moins de 16 ans

Avec Jean-Pierre Léaud, Jérémie Rénier, Dominique Blanc, Thibaut de Montalembert, Ovidie

Jacques Laurent a été dans les années 1970 un réalisateur de films pornographiques à l'époque où le genre était porté par une vague et un intérêt massifs, une demande de la société en quête de nouvelles images (enfin libre ?) de l'amour et du sexe. Petit à petit sont mises au jour les ambitions frustrées, les occasions ratées. On apprend surtout très vite que Laurent a un fils qui l'a quitté lorsqu'il était adolescent, après avoir appris ce que faisait son père.

(...) L'idée de génie du réalisateur aura été d'utiliser le cinéma X comme le lieu de contradiction impossible,

schizophrène même : l'illusion d'une affirmation libertaire de la libéralisation des corps et celle de la transformation en travail de ce qui, a priori, s'y refuserait ontologiquement : le sexe. De ce point de vue, précisons donc que le choix de faire jouer leur rôle par des véritables hardeurs, de saisir le tournage dans sa dimension explicite avec ses contraintes propres et visibles est le signe d'une intelligence parfaite par le film de ses propres enjeux.

Jean-François Rauger, *Le Monde*, 16 mai 2001

20h45/écran 1

Suivie d'une rencontre avec, Amos Gitai et Ange Leccia animée par Emile Breton

RUINS OF LOVE

de Ange Leccia

France-Cambodge/2005/couleur/vidéo/26'/avant-première

Au centre de Phnom Penh, un ancien camp de concentration, des barbelés, des touristes, la prostitution des très

jeunes filles, et Ange Leccia qui filme le cauchemar avec tout son amour et son attention. Nicole Brenez

TERRE PROMISE

de Amos Gitai

France-Israël/2004/couleur/vostf/1h30

Avec Rosamund Pike, Diana Bespechny, Hanna Schygulla, Anne Parillaud

Une nuit dans le désert du Sinaï, au clair de lune, un groupe d'hommes et de femmes se réchauffe autour d'un feu de camp. Les femmes sont d'Europe de l'Est, les hommes sont des bédouins. Demain, ils passeront la frontière en secret et les femmes seront vendues aux enchères. Elles passeront de main en main, victimes d'un réseau international de traite des blanches. Une nuit dans un club, Diana rencontre Rose. Elle la supplie de l'aider.

Terre promise contient en puissance et en cru, ces lignes de destins que le cinéma de Gitai est un des seuls à oser suivre : celles d'humains nés au mauvais endroit au mauvais moment, coincés entre l'exil volontaire et le ballottage géopolitique qui les rabaisse au rang de mar-

chandises. Esthétiquement, on retrouve avec une force renouvelée cette structure de film si particulière où tout se joue sur l'étirement de sept ou huit séquences en autant de chocs. L'âpreté qui fonde le cinéma de Gitai autorise de moins en moins le distinguo entre œuvre et fiction et étape documentaire, toutes les branches de son travail restant limitrophes dans leur enjeu : donner par tous les moyens possibles, des images à un monde qui n'a jamais été à ce point bombardé d'infos et qui, pourtant, continue de ne rien savoir des fluctuations et des ébranlements qui l'agitent.

Philippe Azoury, *Libération*, 12 janvier 2005sws

Lundi 27 février

21h00/écran 2

En présence de Ovidie

QUI A PEUR DU GRAND MÉCHANT LOUP ?

ENQUÊTE SUR LES DÉSIRS POLITIQUEMENT INCORRECTS

de Ovidie

France/2006/couleur/vidéo/1h20/interdit aux moins de 16 ans

Nos fantasmes sont-ils toujours politiquement corrects ? Correspondent-ils nécessairement à nos opinions éthiques ou morales ? Peut-on à la fois être anti-militariste et focaliser son désir sur les uniformes ? Peut-on être libertaire et être sexuellement fasciné par l'ordre et l'autorité ?

A travers des images d'archives de films aujourd'hui oubliés voire censurés, d'extraits musicaux, et de textes littéraires, ce film nous renvoie à nos fantasmes les plus inavouables. A l'aide de témoignages de spécialistes (sexologues, auteurs, réalisateurs, musiciens, etc.) ce documentaire tente d'apporter quelques explications à ce mécanisme

plutôt troublant qui consiste à désirer ce qui nous fait parfois aversion.

Ovidie est une "travailleuse du sexe" selon ses propres mots. Avec plus de soixante longs métrages et quatre réalisations, elle est l'une des figures singulières de la pornographie française qu'elle réfléchit et influence.

A 21 ans, elle signe son premier livre, Porno Manifesto (Flammarion, 2002). Après avoir arrêté sa carrière d'actrice porno, elle se consacre désormais à des projets cinématographiques et musicaux, et a ouvert un centre d'information sur la sexualité.

Mardi 28 février

18h00/écran 1

LA COMÉDIE DE DIEU

A Comédia de Deus

de **João César Monteiro**

Portugal/1995/couleur/2h43/vostf

Avec Claudia Teixeira, Max Monteiro, Raquel Ascensao

La comédie de dieu, Monteiro en démonte avec une allégresse jubilatoire tous les rouages. C'est le film de la transgression totale. Vive l'existence de Dieu pour l'euphorie du blasphème ! Vive l'hypocrisie morale ! Vive les pudibonderies, les puritanismes, les méticulosités, les maniaqueries, les racornissements, les sentenciosités, les feux qui couvent sous la cendre. Ainsi glacier de son

état, assis à sa table à faire des comptes et énoncer des aphorismes sévères sur l'existence, Jean de Dieu règne sur son Paradis pour en faire un petit univers de rigueur et de propreté. De son œil bleu et patient, il tance ses jeunes vendeuses dont le maintien comme ladite propreté, laissent à désirer.

Catherine Breillat, *Cahier du cinéma* n°499, février 1996

18h15/écran 2

Carte blanche à Lionel Soukaz, en sa présence

"Notre trou du cul est révolutionnaire"*

les années 70 séance interdite aux moins de 18 ans

Dans l'Italie du 16ème siècle, le pauvre hère Ruzante, afin d'économiser une trop rare et coûteuse nourriture qui, dès qu'on l'ingurgite par le haut, s'enfuit par en bas, n'envisageait ni plus ni moins que de se mettre un bouchon au cul.

Ainsi notre époque parcimonieuse est en passe de fermer les voies d'un érotisme trop erratique, en même temps que trop dispendieux. Notre trou du cul n'a plus rien de

révolutionnaire: il ne s'ouvre plus aux multiplicités ni aux espaces; il s'est institué en zone réservée aux seuls ébats des couples légitimes.

A moins qu'on ne se laisse enlever et égarer sur les chemins buissonniers que, dans un style inimitable, sait dessiner et parcourir Lionel Soukaz.

René Schérer

* Citation de Guy Hocquenghem

Mardi 28 février

LE F.H.A.R.

de Carole Roussopoulos

France/1971/noir et blanc/vidéo/25'

Manifestation du F.H.A.R. (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) le 1er mai 1971.

LA BANQUE DU SPERME

de Pierre Chabal et Philippe Genet

France/1976/couleur/vidéo/16'

Film culte réalisé par les Gazolines du F.H.A.R.

20h45/écran 2

Carte blanche à Lionel Soukaz, en présence des cinéastes

"Notre trou du cul est toujours révolutionnaire ?"

les années 2000 séance interdite aux moins de 18 ans

Pétain a réprimé l'homosexualité, De Gaulle l'a qualifié de fléau social au même titre que la tuberculose.

"*Nous sommes un fléau social!*" Le slogan homosexuel et protestataire des années 70 se retrouve dans la bouche des transpédégouines des années 2000.

COCKTAIL MOLOTOV

de Lionel Soukaz et Hélène Deschamps/2003/5'50"

UN PLAN IDÉAL

de Lionel Soukaz et Tony Tonnerre/2000/1'07"

PORNO INDUSTRIEL

de Lionel Soukaz/2002/1'34"

LA VIE EN ROSE

de Tony Tonnerre/2003/13'

WWW.WEB CAM

de Lionel Soukaz/2005/50"

NOTRE TROU DU CUL EST RÉVOLUTIONNAIRE

de Lionel Soukaz/2005/2'

I WANT A GIRL

d'Isobel Mendelson

France/1976/couleur/vidéo/16'

Avec Melinda, Serge Casado

Fantasmes et fantaisies d'une auto-stoppeuse et d'un camionneur.

LE SEXE DES ANGES

de Lionel Soukaz

France/1976/couleur/vidéo/44'

Avec Bruno Maddalena, Tom Myers, Patrice Gouron

Les Anges ont des sexes et ils s'en servent pour leur bonheur.

Les luttes de libération sexuelle ne sont pas totalement oubliées et les jeunes générations continuent à questionner la normalité.

Lionel Soukaz

PAS MA GUEULE

de Lionel Soukaz et Powers/2005/3'15"

MIRODROME - PEEP SHOW 1 ET 2

de Derek Woolfenden/2004-2005/7'10"

LES SCIEURS - JOUIR MALGRÉ TOUT, OPUS 2

de Laurence Chanfro/2005/4'40"

EVEIL ET INITIATION

de Yves-Marie Mahé/2005/3'03"

EXISTRANS 2005

du G.A.T.(Groupe Activiste Trans)/2005/9'15"

21h00/écran 1

Soirée de clôture

FILM SURPRISE



Calendrier 22/28 Février 2006

Mercredi 22 février

14h00/écran 1

Tex Avery Follies - 1h20

14h15/écran 2

Certains l'aiment chaud
de Billy Wilder - 2h01

16h30/écran 2

Les Ciseaux
de Mounir Fatmi - 12'

Halfaouine, l'enfant des terrasses
de Férid Boughedir - 1h38

15h45/écran 1

La Loi du désir
de Pedro Almodovar - 1h44

18h00/écran 1

Moolaadé
de Ousmane Sembène - 1h57

18h30/écran 2

Anatomie d'un rapport
de Luc Moullet
et Antonietta Pizzorno - 1h22

20h15/écran 1

La Maman et la putain
de Jean Eustache - 3h40

20h30/écran 2

Suivie d'une rencontre avec
**C. Roussopoulos, A.M Faure,
D. Poggi**

S.C.U.M. Manifesto
de Carole Roussopoulos
et Delphine Seyrig - 28'

Kate Millet parle de la prostitution
avec des féministes
du Collectif VIDEA - 20'

Manifestation contre la répression
de l'homosexualité - 23'

Ya qu'à pas baiser!
de Carole Roussopoulos - 25'

Jeudi 23 février

18h00/écran 1

Un chant d'amour
de Jean Genet - 27'

Le Droit du plus fort
de R. W. Fassbinder - 2h03

18h00/écran 2

En présence des réalisateurs

Noël Godin et Julie Grelley
de Gérard Courant - 4'

Grève et Pets
de Noël Godin - 14'

Si j'avais dix trous de cul
de Noël Godin - 7'

Friday Fishday
de Jan Bucquoy - 1h00

20h45/écran 1

Je, tu, il, elle
de Chantal Akerman - 1h30

21h00/écran 2

En présence des réalisateurs

Jean-Pierre Bouyxou
de Gérard Courant - 4'

Satan bouche un coin
de Jean-Pierre Bouyxou - 12'

La Fée sanguinaire
de Roland Lethem - 24'

Le Sexe enragé
de Roland Lethem - 21'

Bande de cons !
de Roland Lethem - 1h20

Vendredi 24 février

13h30/écran 2

Présentée par Michael Bingham

Larry Flint
de Milos Forman - 2h09

14h00/écran 1

Le Temps des cerises
de Jean-Julien Chevrier - 15'

La Maison du sourire
De Marco Ferreri - 1h40

16h15/écran 2

Ken Park
de Larry Clark - 1h35

18h30/écran 2

Suivie d'une rencontre avec

Paul Vecchiali
Pornoscopie
de Jean-Claude Biette - 8'

Masculin singulier
de Paul Vecchiali - 6'

Change pas de main
De Paul Vecchiali - 1h25

20h15/écran 1

Ciné-mix

avec Sébastien Schuller
L'Âge d'or
de Luis Buñuel - 1h07

21h00/écran 2

Présentée par Koji Wakamatsu et Romain Slocombe

Sex Jack
de Koji Wakamatsu - 1h10

La Vierge violente
de Koji Wakamatsu - 1h06

Samedi 25 février

13h00/écran 2

Présentée par André S. Labarthe
Georges Bataille, à perte de vue
de André S. Labarthe - 49'

L'Empire de sens
de Nagisa Oshima - 1h45

14h00/écran 1

Enquête sur la sexualité
de Pier Paolo Pasolini - 1h32

16h00/écran 1

Suivie d'une rencontre
avec **Philippe Liotard**
Demonlover
de Olivier Assayas - 2h10

16h15/écran 2

Suivie d'une rencontre
avec **Koji Wakamatsu**
animée par **Dimitri Ianni**
Armée rouge - Front Populaire
de Libération de la Palestine -
déclaration de guerre mondiale
de Koji Wakamatsu
et Masao Adachi - 1h10

18h30/écran 2

Suivie d'une rencontre
avec **Koji Wakamatsu**
animée par **Dimitri Ianni**
L'Extase des anges
de Koji Wakamatsu - 1h29

19h00/écran 1

Numéro deux
de Jean-Luc Godard - 1h30

20h30/écran 2

Présentée par Nicole Brenez
Suivie d'une table ronde sur la
censure et la pornographie

Loi X
 de Lionel Soukaz - 12'

Chiennes, prenez garde
 de HPG - 7'

Baise-moi
 de Virginie Despentes
 et Coralie Trin Thi - 1h17

21h00/écran 1

La Dernière Femme
 de Marco Ferreri - 1h48

Dimanche 26 février**13h30/écran 1**

Une vraie jeune fille
 de Catherine Breillat - 1h33

14h00/écran 2

Sylvia Kristel-Paris
 de Manon de Boer - 39'

Jours tranquilles à Clichy
 de Jens Jørgen Thorsen - 1h38

15h30/écran 1

Suivie d'une rencontre
avec Koji Wakamatsu et Cather-
ine Breillat animée par Sté-
phane du Mesnildot

Va va, vierge pour deuxième fois
 de Koji Wakamatsu - 1h05

16h45/écran 2

Suivie d'une rencontre avec
José Bénazéraf

Le Désirable et le sublime
 de José Bénazéraf - 1h30

17h45/écran 1

Choses secrètes
 de Jean-Claude Brisseau - 1h55

19h00/écran 2

En présence de José Bénazéraf

Un film porno
 de Maurice Lemaître - 2h20

J.B.1

de José Bénazéraf - 1h09

21h00/écran 1

Saló ou les cent vingt journées
de Sodome
 de Pier Paolo Pasolini - 1h57

21h00/écran 2

Inside Deep Throat
 de Fenton Bailey
 et Randy Barbato - 1h31

Coquin de printemps
 Anonyme - 6'

Gorge profonde
 de Gérard Damiano - 1h00

Lundi 27 février**14h00/écran 1**

L'Année des treize lunes
 de R. W. Fassbinder - 2h04

14h15/écran 2

Mama und Papa
 de Kurt Kren - 4'

Frissons

de David Cronenberg - 1h27

16h00/écran 2

Loulou
 de Georg Wihlem Pabst - 1h44

16h15/écran 1

Folies de femmes
 de Erich von Stroheim - 1h57

18h00/écran 2

Suivie d'un rencontre avec
Clarisse Hahn

Diary of a Married Man
 de Lech Kowalski - 21'

Karima

de Clarisse Hahn - 1h38

18h30/écran 1

Le Pornographe
 de Bertrand Bonello - 1h48

20h45/écran 1

Suivie d'un rencontre
avec Amos Gitai et Ange Leccia
animée par Emile Breton

Ruins of Love
 de Ange Leccia - 26'

Terre Promise

de Amos Gitai - 1h30

21h00/écran 1

Suivie d'un rencontre
avec Ovidie

Qui a peur du grand méchant loup ?
 de Ovidie - 1h20

Mardi 28 février**18h00/écran 1**

La Comédie de Dieu
 de João César Monteiro - 2h43

18h15/écran 2

En présence des réalisateurs

Le FHAR (Front homosexuel
d'action révolutionnaire)
 de Carole Roussopoulos - 25'

I Want a Girl

de Isobel Mendelson - 16'

La Banque du sperme
 de Pierre Chabal et Philippe
 Genet - 16'

Le Sexe des anges
 de Lionel Soukaz - 44'

20h45/écran 2

En présence des cinéastes

Cocktail Molotov
 de Lionel Soukaz
 et Hélène Deschamps - 5'50"

Un plan idéal

de Lionel Soukaz
 et Tony Tonnerre - 1'07"

Porno industriel

de Lionel Soukaz - 1'34"

La Vie en rose

de Tony Tonnerre - 13'

Mon trou du cul est révolutionnaire
 de Lionel Soukaz - 2'

www.web cam

de Lionel Soukaz - 50'

Pas ma gueule

de Lionel Soukaz et Powers 93 - 3'15"

Mirodrome - Peep Show 1 et 2
 de Derek Woolfenden - 7'10"

Les Scieurs - Jouir malgré tout,
opus 2

de Laurence Chanfro - 4'40"

Evail et initiation

de Yves-Marie Mahé - 3'03"

Existrans 2005

du G.A.T. - 9'15"

21h00/écran 1

Soirée de clôture
 Film surprise



EST-CE AINSI HORS LES MURS, EN SEINE-SAINT-DENIS

Rencontres

RENCONTRE AVEC KOJI WAKAMATSU

Cinéma Le 104, Pantin (01 48 46 95 08)

L'Extase des anges, le 27 février

Cinéma Le Méliès, Montreuil (01 48 70 69 13)

Va, va, vierge pour la deuxième fois, le 28 février

Expositions

Photographies

4 oeuvres photographiques de Robert Mapplethorpe
et deux pièces de la plasticienne Nancy Spero.

Mapplethorpe nous présente ici des images de corps, féminin et masculin.

Des corps nus ou légèrement vêtus qui ont la beauté idéale et parfaite des athlètes ou des statues. Beauté qui vient absorber le caractère provoquant ou choquant de certaines poses ou situations.

Nancy Spero utilise la figure de la femme comme archétype. Une effigie qui lui permet d'exprimer un besoin de liberté dans une société répressive où violence et torture règnent en maître. Son grand art est d'utiliser des matériaux fragiles comme le papier pour crier son amertume et sa révolte au travers de figures torturées ou fuyantes.

Choix d'oeuvres de la collection publique d'Art Contemporain du Conseil général de la Seine-Saint-Denis,
du 21 février au 10 mars 2006

Musée d'Art et d'Histoire de la ville de Saint-Denis,

22 bis, rue Gabriel Péri

tel : 01 42 43 05 10

www.musee-saint-denis.fr

Peinture

Entre: "*Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisirs*" (sentence de l'ancien carmel) et: "*Vivre sans entraves, jouir sans temps morts*";
des artistes de l'ADADA nous donnent leurs interprétations dans l'exposition "Sexe et Politique".

du 24 février au 25 mars

au **SoiXante**,

60 rue Gabriel Péri, Saint-Denis

Spectacle

ONE FREAK SHOW

de Lynne Breedlove (*en exclusivité en France*)

dimanche 26 février, 16h00

Une comédie queer homopop qui parle de corps transgenres, de féminisme, de famille et de "communauté". Lynne Breedlove est chanteuse du groupe punkrock Tribe 8 et co-organisatrice des soirées queer "open mic" de San Francisco. Elle vient pour la première fois en France présenter son show.

à La Chaufferie

Compagnie DCA DECOUFLE

Renseignements : 01 48 13 05 06

ou www.cie-dca.com (*plan d'accès sur le site*)

Cinéma et Gastronomie

Un restaurant/bar à vin sera ouvert au public sur la place du Caquet, à côté du cinéma.

du vendredi 24 février au mardi 28 février.

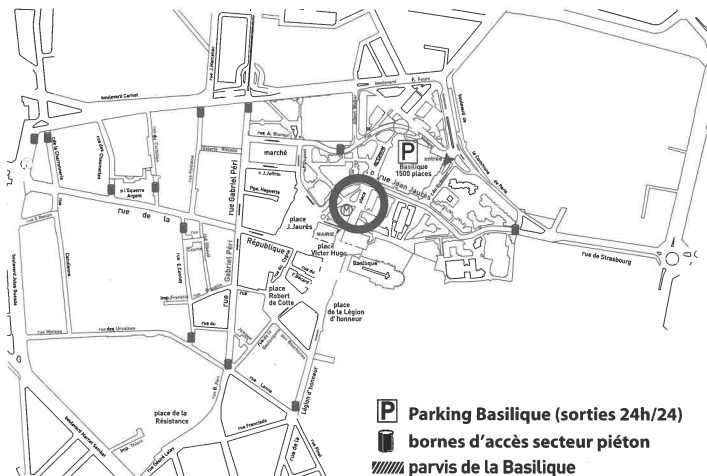
Ambiance cosy, assiettes gourmandes et sélection de vins.

CINÉMA L'ECRAN

Place du Caquet

93200 Saint-Denis

M° Basilique de Saint-Denis (L13)



- P** Parking Basilique (sorties 24h/24)
bornes d'accès secteur piéton
parvis de la Basilique

Tarifs de la manifestation :

6,00 € plein tarif

5,00 € tarif réduit

4,00 € tarif abonnés

2,50 € tarif groupes scolaires

7,00 € tarif spécial ciné-mix

6,00 € tarif spécial "One Freak Show"

12,00 € forfait 4 séances (hors ciné-mix) + soirée de clôture

Renseignements : 01 48 20 85 76

Réservations scolaires : 01 49 33 63 73

Télécopie : 01 49 33 64 32

Site : www.lecranstdenis.org

e-mail : lecran.stdenis@club-internet.fr

Fondateur de EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ? : **Armand Badéyan**

Directeur de l'Écran : **Boris Spire**

Chargé de la programmation : **Olivier Pierre**

Chargé de production : **Olivier Eloy**

Attachée de presse : **Géraldine Cance-Solanas**

Responsable communication : **Catherine Haller**

Assistante communication : **Amel Dahmani**

Responsable jeune public : **Carine Quicelet**

Médiation culturelle : **Arlène Groffe, Stéphanie Louis, Antoine Mary, Gaël André**

Secrétariat : **Chahrazed Kheir, Monique Trémel**

Caisse : **Odette Girard, Marie-Michèle Stéphan**

Accueil du public : **Sylvy Donati, Laurent Callonec**

Projection : **Achour Boubekeur, Patrice Franchetti, Serge Vila, Mélanie Tintillier**

Textes et iconographie : **Olivier Pierre**

Visuel de couverture : **Michel Quarez**

Conception graphique : **Mathias Schweizer**

Flashage, impression : **IDR**

Nous remercions chaleureusement

Shoko Takahashi, Yuko Tanaka, Michiko Yoshitake pour leur soutien, Pierre d'Amerval, Christophe Bier, Jean-Pierre Bouyxou, Nicole Brenez, Gilles Esposito, Emmanuel Levaufre, Stéphane du Mesnildot, Francis Moury, Hervé Pichard, Lionel Soukaz, pour leur aide précieuse et leurs conseils et tout particulièrement Clémentine Autain, José Bénazéraf, Michael Bingham, Manon de Boer, Émile Breton, Catherine Breillat, Jan Bucquoy, Laurence Chanfro, Gérard Courant, Hélène Deschamps, Virginie Despentes, Anne-Marie Faure, Amos Gitai, Noël Godin, Clarisse Hahn, Vincent He-Say, Dimitri Ianni, Pierre-Arnaud Jonard, André S. Labarthe, Ange Leccia, Roland Lethem, Philippe Liotard, Yves-Marie Mahé, Isobel Mendelson, Catherine Millet, Ovidie, Hervé Pierre-Gustave, Dominique Poggi, Powers 93, Carole Roussopoulos, Sébastien Schuller, Romain Slocombe, Tony Tonnerre, Coralie Trinh Thi, Paul Vecchiali, Pascal Vincent, Koji Wakamatsu, Derek Woolfenden

Bruno Baratier, Delphine Forest, Stéphane Gallois, Shigenobu Gonzalvez, Stéfane Gotkovski, Géraldine Gourbe, Aliocha Imhoff, Jacques Kermabon, Christophe Lemaire, Patrick Loire, Kazuhiro Noguchi, Élise Pierre, Kantuta Quiros, Sophie Roland Verdeil, James Schneider, Florence Tissot

Les archives et institutions pour leur concours :

Eric Le Roy, Caroline Patte et les Archives françaises du film et du dépôt légal du CNC, la BIFI, Emilie Cauquy, Gaëlle Vidalie et la Cinémathèque française, Isabelle Daire, Philippe-Alain Michaud, Alfred Pacquement et le Musée national d'art moderne du Centre Pompidou

Les sociétés et distributeurs :

Guy Chantin et Action Cinémas, Grégory Gajos, Laurence Reymond et Ad Vitam, Laurent Truchot et Agav Films, Camera Lucida Production, Nicole Fernández Ferrer et le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, Marie-Claude Lui Van Sheng et Ciné Horizon, Philippe Chevassu et Connaissance du cinéma, Documentaire sur Grand Écran, Guy Draï et D3 Distribution, Odile Allard et Extinkt Films, Daniel Chabannes et Épicentre Films, Les Films du Losange, Les Films du Paradoxe, Jérôme Larcher, Michel Klein et les Films Hatari, Gaumont Columbia Tristar Films, Gaumont Production, Gémini Films, Les Grands Films Classiques, Haut et court, Mélanie Tebb et Hollywood Classics, Light Cone, Eric Lange, Sylvie Georgiades, Serge Bromberg et Lobster Films, Metropolitan Filmexport, Pan Européenne Édition, Marilyn Watelet et Paradise Films, Patrice Bauduin et P.B.C Pictures, Sylvie Brenet et Play Film, Jean-Michel Rey et Rezo Films, R.M. Films International, SND, Zor Films

Gilles Boulenger et L'Étrange Festival, Florencé Fradelizi et le Festival de films gays et lesbiens, Fabienne Moris Jean-Pierre Rehm et le Festival international du documentaire de Marseille, Nathalie Hénon et les Rencontres internationales Paris-Berlin, Sébastien Clerget et L'Institut de l'Image, Maurice Laroche et Le Beverley, Jacky Evrard et le Ciné 104, Serge Fendrikoff, Stéphane Goudet et Le Méliès, Patrice Lamare, Claude Bard et La Musardine, Sylvie et Folies d'encre, Stéphanie Heuze, Frédérique Baudot et Hors-Circuits, Olivier Chanut et La Lune rousse, Dominique Laulanné et La compagnie DCA Découfflé, Filminger

Démarches quartiers de la ville de Saint-Denis, Laurence Dupouy-Veyrier, Carole Spada et toute l'équipe de la Direction des Affaires Culturelles de la ville de Saint-Denis, Sylvie Gonzalez et le Musée d'Art et d'Histoire de Saint Denis, Services municipaux de la ville de Saint-Denis

Isabelle Boulord, Pierre Gac, Nathalie Lafforgue, Anne Gondolo et le Conseil Général de la Seine-Saint-Denis
Alain Losi et la Région Ile de France, Catherine Berthelot et la DRAC.
Eddie Beaujour, Cyril Lestage, Hélène Rabuteau et la SEGECE

Martine Peigner et Libération, madame Delmont et Télérama, Aurélie Berri et TSF, Radio Nova

A Paris, l'alternative
s'écoute chaque jour sur **101.5**

R A D I O

nova

> 101.5 <

Radio Nova, le Grand Mix

Jazz & Infos 24h/24

TSF
89.9

www.tsfjazz.com

La musique de toutes les émotions

Commandez nos

NUMÉROS SPÉCIAUX

HORS-SÉRIE



Avril 2005. Hors-série «Les dix Chirac» (7 € 90 + 3,60 € port)



Juin 2005. Hors-série Jazz + un CD 12 titres (10 € + 3,60 € port)



Octobre 2005. Hors-série photo : un an d'images d'actualité (10 € + 3,60 € port)

SUPPLÉMENTS



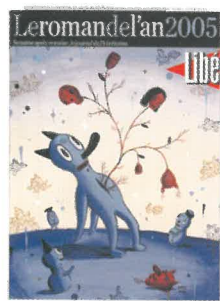
Mars 2005. Supplément Sartre: Que reste-t-il de la pensée du philosophe-écrivain né il y a cent ans? 72 pages (2 € + 0,80 €)



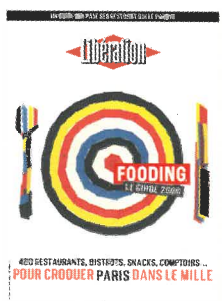
Mai 2005. Supplément référendum (2 € + 0,80 €)



Novembre 2005. Supplément la gauche : trente idées de réforme pour l'aider à retrouver de l'imagination (2 € + 0,80 €)



Décembre 2005. Le Roman de l'an 2005. L'année vue par les écrivains du bloc-notes hebdomadaire de Libération. (2 € + 0,80 €)



Novembre 2005. Supplément fooding : Plus de 400 adresses pour saliver Paris (2 € + 0,80 €)

DISPONIBLES PAR CORRESPONDANCE

auprès de :
Libération, service Diffusion,
11, rue Béranger, 75003 Paris
(offre valable pour
la France métropolitaine).
Pour l'étranger, ou achat
en nombre téléphonez
au 01 42 76 19 56.

